



Télévision Page C2
Cinéma Page C3
Théâtre Page C6
Danse Page C7
Opéra Page C8
Disques Page C9
Agenda culturel Page C10
Arts visuels Page C12
Architecture Page C14

VARIÉTÉS



Rirolarma!

Sur toutes
les scènes,
tous les écrans,
le rire est roi.
Pourquoi?

SYLVAIN CORMIER

Adolescent, j'étais plus souvent qu'autrement le clown de la classe. C'était le moyen que j'avais instinctivement trouvé pour me faire remarquer et me distinguer de la masse: faire rire. N'importe comment, avec les moyens du bord. Bègue léger, je butais sur les mots comme Buster Keaton sur les pelures de banane. Pour de vrai, mais aussi pour l'effet. Balourd en sport, j'avais retourné la situation en me faisant pire que j'étais: quand il fallait courir autour du gymnase, je comptais à voix haute les tours d'avance que mes condisciples avaient sur moi. Ou alors je courais en sens inverse, prétextant une souche britannique à mes origines. La farce agissait comme une soupape, et toute la classe faisait «pssschit». C'était une compensation, le contrepoids qui permettait de résister aux affres de l'autre clown, sinistre celui-là, qui s'évertuait devant à nous faire avaler de force des triangles isocèles.

Pourquoi l'humour tient-il une aussi grande place au Québec? Il n'y a peut-être pas besoin de chercher plus loin l'explication. Pour supporter les clowns qui s'agitent sur la place publique, il faut des fous. Des fous garde-fous. Et plus on nous rit au nez, plus il faut se payer leur tronche. Oeil pour oeil, crampe pour crampe. «Send in the clowns», et vite: ça va mal. Et s'il faut mesurer le mal de vivre au nombre d'humoristes de tout poil qui sévissent sur nos scènes, à la radio et au petit écran, c'est à pleurer tellement il y a de quoi rire au pays de l'oreille de Christ et du sirop de poteau. Jugez plutôt.

La médiatisation de l'humour

Allez vous chercher un autre crème, c'est une vraie liste d'épicerie qui suit. Rien qu'au rayon des imitateurs, ils se bousculent au portillon. Il y a le roi Gagnon, André-Philippe premier, qui a déjà réquisitionné l'automne et dont le triomphe est aussi inéluctable que la chute des feuilles. Il y a Stéphane Rousseau, fils spirituel de l'impayable et regretté Roméo Pélusé, hybride comique-rockstar qui fait hurler les jeunes filles en même temps qu'il leur tord les boyaux, qui occupe actuellement le Saint-Denis 1 en suppléments, au moins jusqu'au 20 mars. Catégories revenants, il y a Pierre Verville (au Saint-Denis du 23 au 27 mars), «caricaturiste de l'humour», et l'incroyable Jean Lapointe, qui n'en finit plus de donner son dernier coup de balai en province. Seule contrepartie féminine, à L'Olympia du 23 au 26 mars, il y a Claudine Mercier et ses incarnations stupéfiantes de justesse.

Et il y a le p'tit nouveau, Michaël Rancourt, l'humoriste qui imite les humoristes, qui achève ce soir et demain au Saint-Denis 2 une nouvelle

VOIR PAGE C2: HUMOUR

LES ARTS

randeur et
misère
d'un
cinéaste
québécois
de premier
plan

Un film est un film est un film

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On le voit partout ces jours-ci. À la télé, commentant sa carrière double de l'avant et de l'après *Déclin*, évoquant son enfance sans livres, son peuple sans envergure tricoté de confort et d'indifférence. Denys Arcand se prête au jeu promotionnel, sans trop piaffer devant l'inéluctable. On devine pourtant qu'il aime mieux faire autre chose, des films peut-être. Mais allez toujours choisir...

Et chacun lui demandant de répéter à perpète ces propos qui ont fait bondir l'automne dernier, dans le livre d'entretiens accordés à Michel Coulombe: que le Québec est une société médiocre et Montréal une ville laide. «Vous trouvez ça beau, vous ici?», me demande-t-il à moi aussi, un peu las. «Euh! «Regardez dehors...» Nos regards survolent comme deux oiseaux la rue Saint-Laurent, se cognent sur les bâtiments inégaux, d'époques opaques, diverses et incertaines. Un ange passe.

Denys Arcand, c'est un peu un étendard pour le Québec, le seul de nos cinéastes à avoir vraiment sauté la barrière internationale, celui qu'on a peur de laisser partir, celui qu'on frémit de voir délaissier sa langue, son public, son clocher. Lui m'assure que les médias sont bien paranoïaques, que le vrai monde ne lui reproche jamais de tourner en anglais, et que seuls les journalistes... Ah les journalistes!

«Carbone 14, on peut bien le sortir de temps en temps, et il demeure un bien national...», soupire-t-il.

La sortie d'un film d'Arcand est entourée d'un tel battage médiatique que le bruit enterre le film. Ça fait bien un an que le public québécois entend des rumeurs sur *Love and Human Remains*, cette comédie noire en anglais tirée de la pièce apocalyptique de Brad Fraser, et qui finalement arrivera dans nos salles la semaine prochaine. À vous de juger.

VOIR PAGE C2: ARCAND



PHOTO JACQUES GRENIER

La Fondation Vincent-d'Indy présente

Magnificat pour soli, chœur et orchestre, le dimanche 27 mars à 20 h



Artistes invités

Orchestre de l'Université de Montréal
Dir.: Jean-François RivestChorale du collégial Vincent-d'Indy
Dir.: David Doane

Billets

Section A 40 \$ (reçu d'impôt de 20 \$)
Section B 30 \$ (reçu d'impôt de 10 \$)
Section C 20 \$ (étudiants)

À la porte le soir du concert

Au bénéfice du programme de bourses offert par la Fondation. 150 ans

Chapelle de la Maison Mère,

congrégation des sœurs des Sts Noms de Jésus et de Marie,
1420, boul. Mont-Royal, Outremont
(Métro: Édouard-Montpetit)

En vente

Archambault Musique
500, rue Ste-Catherine Est
840-0201 (frais 0,75 \$)
Coop Vincent-d'Indy
342-5106Lettre-Son Musique
495-9727 (frais 0,75 \$)Fond. Vincent-d'Indy
735-5261

HOMMAGE À LA CONGRÉGATION DES SOEURS DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE (1844-1994)



LES ARTS

ARCAND: La précieuse liberté de créer

Une scène du téléfilm *Les marchands du silence*.

TÉLÉVISION

Contre les escadrons de la mort

Les marchands du silence s'attarde à la condition des enfants de la rue

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Plutôt que de s'avouer vaincu à l'avance, devant le gala MétroStar de TVA qui attire bon an mal an son million et demi de téléspectateurs, Radio-Canada présente dimanche soir *Les marchands du silence*, un téléfilm de François Labonté sur les enfants de la rue à Rio.

Labonté, à qui l'on doit la série *Bombardier*, signe ici une coproduction Canada-France, ce que le téléspectateur averti ne manquera pas de remarquer dès les premières secondes du long métrage, en raison de la multiplicité des nationalités des comédiens. Il faut bien faire plaisir à tout le monde. Mais la production ne souffre pas de ces exigences, en grande partie parce que Labonté a veillé au grain.

Sylvie (Julie Vincent) et son fils Raphaël (Maxime Collin) sont depuis peu installés au Brésil lorsque Raphaël disparaît.

La course folle qui s'ensuit pour retrouver le garçon est le parfait prétexte à une visite plus approfondie de Rio, ses favelas et son gouvernement. Son système de justice et ses policiers.

Le film, présenté récemment aux Rendez-vous du nouveau cinéma, fait partie d'une série de six longs métrages sur des héros ordinaires, avec pour thème les droits de la personne. La France a produit quatre films, la Suisse romande un cinquième. *Les marchands du silence* est la contribution canadienne à la série.

«Naturellement, pour les Français, l'idéal c'est d'avoir un maximum de comédiens français et, lorsque cela n'est pas possible, un maximum d'accents français», soulignait cette semaine François Labonté en se réjouissant de ce que le télédiffuseur, Radio-Canada, l'ait appuyé dans sa détermination de laisser les Québécois parler leur langue.

En revanche, Radio-Canada a tout fait pour réduire au strict minimum les séquences sous-titrées, ce à quoi le réalisateur s'est opposé: «Il n'est pas possible de faire parler un enfant de la rue, pauvre et sans éducation, en français», dit-il.

Au delà des angoisses d'une mère, *Les marchands du silence* s'attarde à la condition des enfants de la rue et à la loi que des commerçants soucieux de ne pas se faire importuner leur font subir, avec l'aide des escadrons de la mort. Une loi brésilienne adoptée récemment interdit l'emprisonnement des enfants de moins de 18 ans. Mais cette loi s'est en quelque sorte retournée contre les enfants puisque les commerçants se sont alors mis à instaurer leur propre système de défense, impitoyable.

Cela, c'est la toile de fond du téléfilm de Labonté. Mais *Les marchands du silence* n'est pas un documentaire. Il pose cependant de grosses questions, tout en résistant au partage simpliste des bons et des méchants.

Le Gala MétroStar

À la même heure, 20h dimanche, Rémy Girard animera la 9e édition du Gala MétroStar qui rend hommage aux artistes de la télévision. Un premier sondage auprès de 1000 francophones regardant au moins cinq heures de télévision par semaine a permis l'établissement de la liste des candidats aux trophées. À la suite de la publication de la liste, près de 700 000 Québécois se sont prévalus de leur droit de vote. Les gagnants de demain seront choisis par 10 000 de ces 700 000, supposés représenter le public.

Seize trophées seront décernés, dont deux nouveaux cette année, pour le meilleur comédien de soutien et la meilleure comédienne de soutien. Parions que Pascale Bussières sera la reine de ce gala.

SUITE DE LA PAGE C1

Le film met en scène dans une vilaine anonyme sept jeunes personnes d'orientations diverses en quête de relations amoureuses dans le chaos de notre fin de siècle, avec un tueur en série qui rôde dans le coin.

«*Love and Human Remains* sera pour la génération des années 90 ce que le *Déclin* fut à celle des années 80», proclament les promoteurs de la comédie. Arcand de son côté dit ne pas aspirer à tant. Pour lui, un film est un film est un film.

Depuis trente ans qu'il est dans notre décor cinématographique, le cinéaste a témoigné de sa société sous toutes ses coutures. Ses oeuvres sont autant de regards sur notre histoire récente. Presque des balises: comme le fut en 69 cet *On est au coton* film «séditieux» sur les travailleuses du textile qui circula si longtemps sous le manteau, ou ce *Confort et l'indifférence* scrutant en 81 un certain référendum. En 85, *Le Déclin* devait venir changer sa vie en le propulsant si haut qu'il n'eut plus à se battre pour la folle course aux subventions.

Le marché de Toronto

Aujourd'hui il définit comme un cadeau du ciel à lui donné — et à lui seul ici — cette liberté de créer qui

lui échoit.

Mais le cinéaste ajoute que la notoriété a tout de même cet effet que les autres ont des attentes, donc des problèmes; quand lui a fini sa *job* avec *Love and Human Remains*, qu'il est ailleurs, qu'il s'est acheté une maison, qu'il a aménagé, qu'il pense à son prochain coup.

Quoi qu'on en dise, et quels que soient les efforts des distributeurs en ce sens, Arcand jure sur les grands dieux que *Love and Human Remains* n'était pas dans son esprit destiné au marché américain, plutôt aux Canadiens anglais de Toronto: «Après tout le pièce de Brad Fraser fut créée dans la Ville-Reine. Après tout, cinq sur sept des comédiens principaux viennent de là.» Il ne s'attend pas à conquérir le grand public du Québec avec ça, because l'anglais et cette ville anonyme nord-américaine qu'il s'est amusé à inventer en plein quartier Saint-Henri de Montréal, en prenant bien soin d'éviter les clochers d'églises, et tout ce qui fait couleur locale.

On connaît la genèse de l'affaire. Arcand et son producteur Roger Frappier sont allés voir la pièce de Brad Fraser à Montréal en s'entendant à la sortie pour en tirer un film. D'autant plus que *Jésus de Montréal* était loin derrière et que Max Films avait hâte qu'il se remette en selle.

Ils ont mis à contribution l'auteur devenu scénariste. «Mais ce n'est aucunement une oeuvre de commande, précise-t-il. J'ai eu toute la latitude possible.»

Love and Human Remains fut réalisé avec de tout jeunes comédiens, presque inconnus qu'Arcand a mis deux mois et 500 auditions à dénicher.

Le cinéaste de 52 ans n'a pas eu l'impression à leur contact de se retrouver en exil dans la génération du dessous. Arcand dit vivre aujourd'hui comme un contemporain du sida et de l'Apocalypse, se sentant comme s'il n'avait jamais vieilli, détrompé seulement par son miroir parfois.

Partira? Partira pas du Québec, Arcand? Il répond que la chose n'est pas pour demain. «Un jour peut-être». Mais où? La France a beau avoir raffolé du *Déclin*, elle ne lui fait pas de propositions. Les offres viennent des États-Unis. «Or, ais-je envie de vivre dans une société où tout le monde est armé jusqu'aux dents?» Le choix n'est pas fait. Et le Québec a encore pour lui quelques charmes.

«Nord-Américains, on l'est tous. Malheureusement, ici, on parle français. Voilà le drame... Bien sûr, le cinéma, c'est cher. Bien sûr, on est petit, bien sûr, au mieux, un réalisateur peut viser 6 millions de spectateurs,

pas plus. Et des fois on est tenté d'aller faire un tour ailleurs. Mais c'est quand même pas mal, ce qui se fait ici. Regardez en théâtre, à quel point Montréal est créatif.»

Une chose est certaine: les choses bougent pour Arcand qui vient de changer de producteur. On le croyait marié à Max Films et à Roger Frappier pour le meilleur et pour le pire, mais Robert Lantos d'Alliance l'a débouché, comme on dit. «Il m'a fait une proposition que je ne pouvais refuser: être payé un très gros salaire pour réaliser le film que je veux, ou je veux, avec le budget que je veux. Allez dire non» -Aucune contrainte vraiment?

Enfin presque... «Disons que le producteur abaissait ses prix si le film était en français...»

Le prochain Arcand sera donc lui aussi en anglais. Le cinéaste pourra réaliser ce film sur la mode, la beauté et l'artifice «sur l'empire de l'éphémère» dont il rêve depuis dix ans. Evidemment, Arcand, ça le chic, un peu que Robert Altman soit en train de tourner à Paris Prêt-à-porter sur un thème similaire, et qu'il ait l'air d'avoir copié sur lui. «Mais j'ai l'habitude. Quand je suis arrivé avec *Jésus de Montréal*, Scorsese venait de sortir *The Last Temptation of Christ*. On peut dire tant de choses différentes sur un même thème.»

HUMOUR: Omniprésence et diversité

SUITE DE LA PAGE C1

série de suppléments. Curieux phénomène de dédoublement. «Ce n'est pas l'humour comme tel qui explique le phénomène, mais le succès, la médiatisation de l'humour», commente André Smith, professeur de littérature à l'Université McGill, grand exégète du rire sous toutes ses coutures et instigateur, avec sa collègue Gabrielle Pascal, du colloque tenu en 1993 sur l'écriture de Claude «Pôpa» Meunier. «À partir du moment où quelque chose est célèbre, on l'imité. Cela suscite des parasites, des phénomènes périphériques. L'exemple le plus banal, c'est Elvis. Pensez aux innombrables Elvis.»

Il y a Jean-Marc Parent, le plus audacieux d'entre tous, celui qui se paie le Théâtre du Forum pour la troisième fois le 30 avril lors d'un show de six heures dont quatre «improvisées». Parent est maître d'un créneau unique: l'humour-happening, le show où tout peut arriver, où tous les tabous sont menacés de transgression et le public systématiquement pris à partie. Moderne et subversif, ce rigolo-là. Il s'empare de ce qui est politiquement correct et en fait des papillotes. «Quand il se moque des personnes en chaise roulante, observe Smith, il transgresse un tabou, il repousse les limites. Et le public jouit de

cette transgression.»

Il y a aussi les alumni du Groupe Sanguin, le duo Lévesque-Turcotte qui continue de se «reproduire» au St-Denis du 9 avril, et la «méchante» Marie-Lise Pilote, héritière de Dodo, elle aussi en suppléments au chic Monument-National du 15 au 19 mars. Il y a les stands-ups de tout acabit: le «drôlement différent» Pierre Légaré au théâtre Maisonneuve de la PdA le 19 mars; le grand Yvon Deschamps, encore intouchable, et la tout aussi grande Clémence DesRochers, qui nous assure que ses véritables adieux définitifs à la scène auront lieu au Monument-National les 14, 15 et 16 avril; et puis l'excellent Daniel Lemire, et le sympathique François Massicotte (que le ratage de *Virus* n'a pas démonté), et les jeunes C'Réel et Stéphane K, et j'espère. Sans compter le phénomène Broue dont le collet ne descendra décidément jamais, le comique-lex Michel Courtemanche qui remplace les bédés de Goffin aux yeux des Français éblouis, le duo néo-vaudevilles Jacques et Normand, Rock et Belles Orelles, *Taquinons la planète*, les *Midis fous* de CKOI, le Festival Juste pour rire et sa contrepartie anglo Just For Laughs, toutes les émissions du matin à la radio... J'en oublie? Pas surprenant.

Ce qu'il faut se dire, malgré le raz-de-marée des décrocheurs de mâchoires, c'est que l'omniprésence de l'humour chez nous suit un mouvement irrésistible qui fait pisser l'Occident au complet dans son froc. En France, dans les Virgin Megastore et les Fnac, des pans complets sont consacrés aux vidéocassettes préenregistrées de dizaines d'humoristes qui tiennent le haut du pavé dans la mare de la rigolade: Smaïn, les Nuls, les Inconnus et le toutume. À la télé, les féroces Guignols, un show de marionnettes qui parodie le bulletin de nouvelles (à la même heure), sont incontournables. Même bidonnage généralisé aux États-Unis, où les stand-up comics ont fait main basse sur les sitcoms (dans la foulée de Seinfeld). On rit partout. «Comme société, constate Smith, nous consommons beaucoup plus d'actualité, de nouvelles. Nécessairement, le terrain de l'humoriste n'a jamais été aussi grand.»

Défolement à peu de frais

Pas d'humour spécifiquement québécois non plus. «L'humour est parasitaire, continue Smith. L'humour traite de la société dans laquelle il s'exerce. Comme c'est la matière québécoise que nos humoristes reflètent, leur humour est québécois. Il n'y a pas d'humour sans référent commun. C'est très difficile de faire de l'humour sur un sujet obscur. Pour pouvoir rire de Jean Chrétien, il faut connaître Jean Chrétien.» L'humour d'un Claude Meunier, contre-culturel à l'époque de Paul et Paul, devenu quasi universel avec *La Pitié vie*, est pour Smith d'un autre ordre. Dans une catégorie à part, comme Yvon Deschamps, Sol ou Raymond Devos. «Il a un univers textuel personnel. C'est exceptionnel que l'on puisse aller aussi loin dans l'absurde tout en demeurant grand public. Son écriture est unique.»

Si l'humour sauve les salles de spectacle de la faillite, me disait Marie-Christine, chouette et brillante copine, c'est pas sorcier. C'est parce qu'il s'agit du type d'entertainment où le spectateur est le plus certain à l'avance d'obtenir ce pour quoi il a aboulé son écot durement amassé: du plaisir, du bon temps, du défolement à peu de frais. C'est garanti. Alors qu'une représentation d'*Andromaque* ou un show-performance de Jane Siberry, tout enrichissants et remuants soient-ils, ne s'offrent pas avec la même facilité. Un show d'humour, c'est la sortie sans effort idéale. On se défole, on rit de ceux qui nous font suer, et on en ressort... le méchant expulsé. Ce n'est pas du spectacle-nourriture, mais du spectacle-exutoire. Et le contrat tacite est presque toujours respecté: nos humoristes sont pour la plupart extrêmement talentueux, et les gens repartent contents. Point.

Et la déconfiture du Musée de l'humour dans tout ça? Un paradoxe? André Smith n'est pas étonné. «Le concept même de musée est contradictoire avec l'idée d'humour. Un musée est un endroit de respect, de dévotion, presque de commémoration. Ça ne se prête pas à l'humour, qui est iconoclaste par définition. L'humour rit des musées. M. Rozon aurait peut-être dû méditer là-dessus...»

SUR SCÈNE

LA REPRISE

La création, trente ans après son écriture, d'une pièce de Claude Gauthier. Michèle Magny sauve du désastre une pièce qui n'a pas la force des grandes oeuvres de l'auteur des *Oranges* sont vertes et de *La Charge de l'original éponymique*. On y trouve, au milieu d'une matière bancale, de rares morceaux de grandeur sur la puissance de l'acteur et la démesure de l'amour. Le comédien James Hyndman y est remarquable et vaut à lui seul le détour. Au Théâtre d'Aujourd'hui.

ANDROMAQUE

Lorraine Pintal a choisi la rigueur, mais aussi la sécheresse de ton, pour faire rejouer la tragédie de Racine comme si cette ronde des amours insatisfaits se déroulait dans un couvent magnifié. Toute la distribution est féminine, et le truc unisexue complique une pièce déjà pas simple. Au Théâtre du Nouveau Monde.

L'APPRENTISSAGE DES MARAIS

Un duo inénarrable des comédiens Alexis Martin et René Richard Cyr, qui se glissent dans la peau d'adolescents qui se créent une mafia. Le texte et la mise en scène sont signés par Cyr et Martin qui font de ce sujet de roman noir un théâtre saugrenu mais de peu de conséquences. Le travail scénique, décor, éclairages, costumes, et musique, est remarquable. À l'Espace Go.

LE SILENCE DE MOLIERE

Un texte de l'Italien Giovanni Macchia qui met en scène un être pratiquement inconnu, la fille de Molière et d'Armande Béjart, Esprit-Madeleine Poquelin. Louise Marleau fait un retour au théâtre après un an d'absence avec ce personnage auquel Macchia a donné corps et âme, mais la mise en scène d'Henri Barras est bien guidée. C'est le dernier spectacle d'une compagnie qui hélas ferme boutique. Au Café de la Place.

Robert Lévesque

Ultramar PRÉSENTE

ALEGRIA

CIRQUE DU SOLEIL

Dès le 21 avril
Au Vieux-Port de Montréal

Billets en vente aux comptoirs ADMISSION
(514) 790-1245 ou 1-800-361-4595

Prix spéciaux pour groupes de 40 adultes et plus en semaine (514) 522-9272

avec Sylvie Provost et Jean Lessard dans une mise en scène de Sylvain Hécu

DU 15 mars AU 26 mars

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT EN VENTE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET À LA LICORNE

Assistance à la mise en scène et éclairages: Louis Morisset
Décor et accessoires: Louise Campeau
Costumes, maquillages et coiffures: Diane Coudé assistée de Sylvie McLaughlin
Musique originale et environnement sonore: Christian Thomas
Régie et direction de production: Éric Fauque

EATON
LE VIEUX-PORT DE MONTRÉAL
ULTRAMAR
METRO MEDIA PLUS
SRC
BANQUE NATIONALE
CKOI 96.9 FM
CFGL 105.7 FM
AIR CANADA
MERCURI
LA PRESSE

LA NCT PRÉSENTE UNE PRODUCTION DE MA CHÈRE PAULINE

L'OMBRE DE TOI

DE SYLVIE PROVOST

DU 15 mars AU 26 mars

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT EN VENTE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET À LA LICORNE

Assistance à la mise en scène et éclairages: Louis Morisset
Décor et accessoires: Louise Campeau
Costumes, maquillages et coiffures: Diane Coudé assistée de Sylvie McLaughlin
Musique originale et environnement sonore: Christian Thomas
Régie et direction de production: Éric Fauque

LES ARTS

CINÉMA

Pas de danse sur fond de si-si-sida

ZERO PATIENCE
Réal: John Greyson. Avec John Robinson, Normand Fauteux, Dianne Heatherington. Canada, 95 min. En v.o. anglaise au Cinéma de Paris.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Des comédies musicales, il y en a sur tout, et pourquoi pas sur le sida, je vous le demande. Ça prenait un Torontois, pour s'atteler à la tâche, avec succès d'ailleurs. Le Canada anglais a acquis une maîtrise dans ce genre complexe, et même si la mécanique reste prévisible, on se plaît à ces jeux de scènes recherchées, à cette folie qui baigne des thèmes auparavant noirs.

Ça chante et ça danse avec humour, en faisant sonner les droits de l'homosexuel.

Le film remontera le cours du fameux cas zero dont on nous rabat les oreilles, ce stewart québécois ayant apporté à l'Amérique le virus maudit. Sujet de choix, quand on y pense, que ce chaînon, qui n'en était pas un finalement, mais dont on a gonflé l'apport. C'est pour combattre la thèse du premier patient sur qui doit retomber le blâme et la honte, que *Zero Patience*, un musical farfelu se promène entre l'Angleterre victorienne et collet montée du taxidermiste et sexologue Richard Francis Burton (qui ici continue à vivre et à oeuvrer à l'âge vénérable de 170 ans) et le Canada des années 80 où la famille et les amis du cas Zero sont appelés à témoigner.

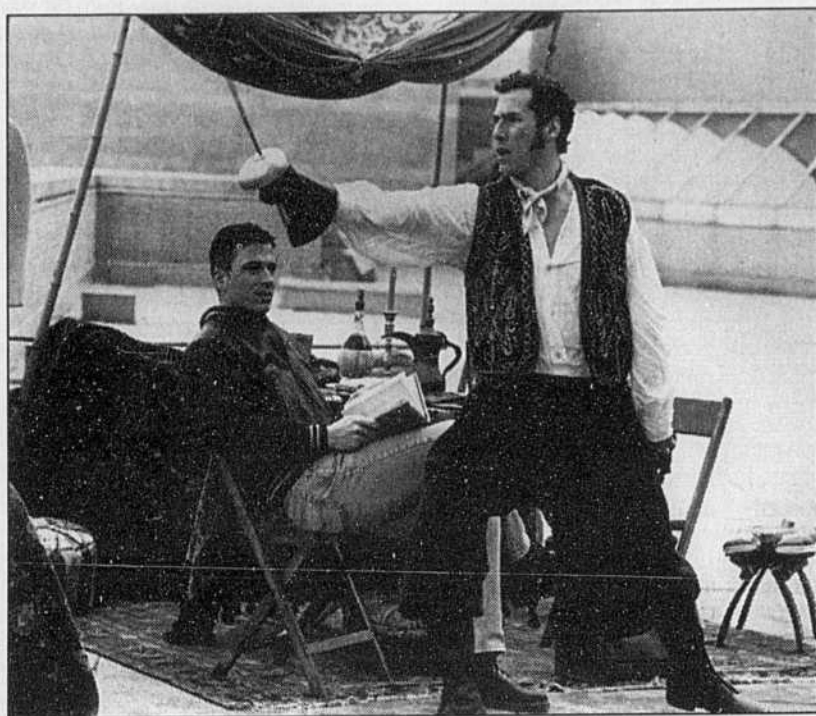
Le film se déroulera comme une enquête, mettant les témoins à contribution. En quoi l'épidémie est-elle le véhicule de choix pour les préjugés anti-gais, anti-noirs, anti-junkies

ayant fleuri dans le sillage de la peste moderne? Richard Francis Burton veut faire du cas zero l'attraction principale du Mur de la Contagion dans son musée des sciences naturelles. Il trouvera opposition et résistance sur son chemin.

Zero Patience se veut un manifeste pro tolérance et pro gai. Sur de petites tonnes et stépettes assez rigolotes et parfois très osées, on a droit à la valse des gais dans la douche, avec numéro de serviettes, dans les saunas, les piscines, etc. L'eau sera un symbole omniprésent, dont le réalisateur joue avec beaucoup de plaisir et une recherche stylistique notable. On observera sous le microscope la danse des petits virus combattant les globules. Le sida prend tous les costumes. On donne ici dans l'allégorie. Ça chante et ça danse avec beaucoup d'humour, en faisant sonner les droits de l'homosexuel bien haut. Cette comédie musicale pour gais devrait d'ailleurs rejoindre un public avant tout homosexuel.

Pendant que la conjuration ourdie contre le stewart et ses semblables est mise à jour, à renfort de vidéos témoins montrant la misogynie et l'homophobie d'une société en quête de coupables et de vilains, surtout quand ceux-ci lui renvoient un miroir qui lui déplaît.

Zero Patience est un film très travaillé, où les numéros s'enchaînent et déboulent, où règnent la fantaisie et un vrai sens du comique. Il vient démystifier dans un humour qui ne perd pas de vue son message, quelques préjugés bien tenaces sur l'homosexualité et le sida. Avec malheureusement quelques longueurs — le film aurait pu être écourté du quart — mais un tas de bonnes idées.



Zero Patience, un film avec des longueurs mais un tas de bonnes idées.



Avec *Neuf mois*, on nage en pleine comédie.

Pauvre bébé

NEUF MOIS
Réal: Patrick Braoudé. Scénario: Patrick Braoudé et Daniel Rosso. Avec Philippine Leroy-Beaulieu, Catherine Jacob, Patrick Braoudé, Daniel Rosso, Patrick Bouchitey, Pascal Legitimous. Image: Jean-Yves Le Menner. Musique: Jacques Davidovici. France.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Tout n'avait pas été dit sur les nouveaux pères et leurs affres, à l'heure de la gestation. Eux aussi ressentent des envies et des peurs, des vulnérabilités. Et n'osent les révéler, puisque la conception d'un enfant demeure chose essentiellement féminine. Patrick Braoudé avait ses propres expériences de paternité, il les a mises en commun avec celles de Daniel Rosso, en ajoutant quelques anecdotes récoltées chez leurs amis, pour donner le scénario de *Neuf Mois*, une comédie de grossesse vue par la lorgnette de deux pères éplorés.

Neuf mois met en scène deux couples: les têtes heureuses (Daniel Russo) et (Catherine Jacob) qui se tirent joyeusement en l'air. Et les deux intellos qui le prennent mal. Pour Samuel (Patrick Braoudé) et Mathilde (Philippe Leroy-Beaulieu), «partir en famille», c'est «partir en peur».

La trame chronologique s'est imposée d'elle-même. Un panneau indiquera chaque mois qui s'écoule avec son cortège d'épreuves. L'annonce de la grossesse d'abord, avec l'auto qui prend le clois tellement d'abord, avant de fuir carrement en abandonnant le navire. A chaque étape, sa croix. Les rôles changent, l'amant doit devenir

père et faire place à l'usurpateur. Alors il se confie à ses amis masculins qui l'abreuvent de mauvais conseils.

L'idée du film est excellente, et plusieurs thèmes sont abordés ici qui n'avaient pas été auparavant traités au cinéma: les crises de couple avec les infidélités de monsieur surgissant à l'heure où le ventre de madame prend du volume, et les symptômes psychosomatiques s'emparant du père, comme chez les primitifs qui entrent en couveuses. Maux de ventre, et déprimés et prise de poids: les hommes aussi souffrent, nous dit-on.

Bonne idée donc, mais scénario facile et boiteux, dialogues d'un simplisme souvent affolant, avec des coins coupés carré et un parti pris de caricature qui grossit tout, même là où ça commanderait un glissement subtil. *Neuf mois*, c'est une série d'histoires, presque des sketches, des moments de quotidien arrachés à la frénésie de la grossesse, ce miracle vécu à deux, culminant avec la scène de l'accouchement, complètement éclatée, et par ailleurs ratée à force d'intravraisemblances et d'imbroglis qui déboulent dans le chaos.

On nage en pleine comédie. Malheureusement, les punchs tombent souvent à plat. Le traitement de surface des personnages ne permet pas au lecteur de s'identifier à eux. Les comédiens, faute de pouvoir extirper quelque sel des réparties qu'on leur sert, restent rivaux à une mécanique humoristique de premier degré. *Neuf Mois* arrache quelques sourires parfois, mais pas de vrais rires. Les gags sont éparpillés trop gros. On a surtout droit à la nomenclature des plaies d'Égypte qui s'abattent sur la tête d'un futur père. Un ramassis de témoignages mal unifiés dans une comédie qui aurait eu besoin de souffle, de liant et de finesse pour convaincre.

À consommer de préférence chaud

WHAT'S EATING GILBERT GRAPE
Réalisation: Lasse Hallström.
Scénario: Peter Hedges. Image: Sven Nykvist. Avec Johnny Depp, Juliette Lewis, Mary Steenburgen, Leonardo DiCaprio et John C. Reilly. États-Unis, 116 minutes. Au Centre Eaton.

BERNARD BOULAD

Révéler par le charmant *Ma vie de chien*, Lasse Hallström avait profité de l'énorme succès de son film pour, comme beaucoup d'autres cinéastes, démentager ses pénates à Hollywood. Il y a tourné *Once Around* puis *The Children of Bullerby Village*, passés tout à fait inaperçus. Le voici donc rebondissant avec *What's Eating Gilbert Grape*, un drôle de titre pour un film tiré d'un roman de Peter Hedges.

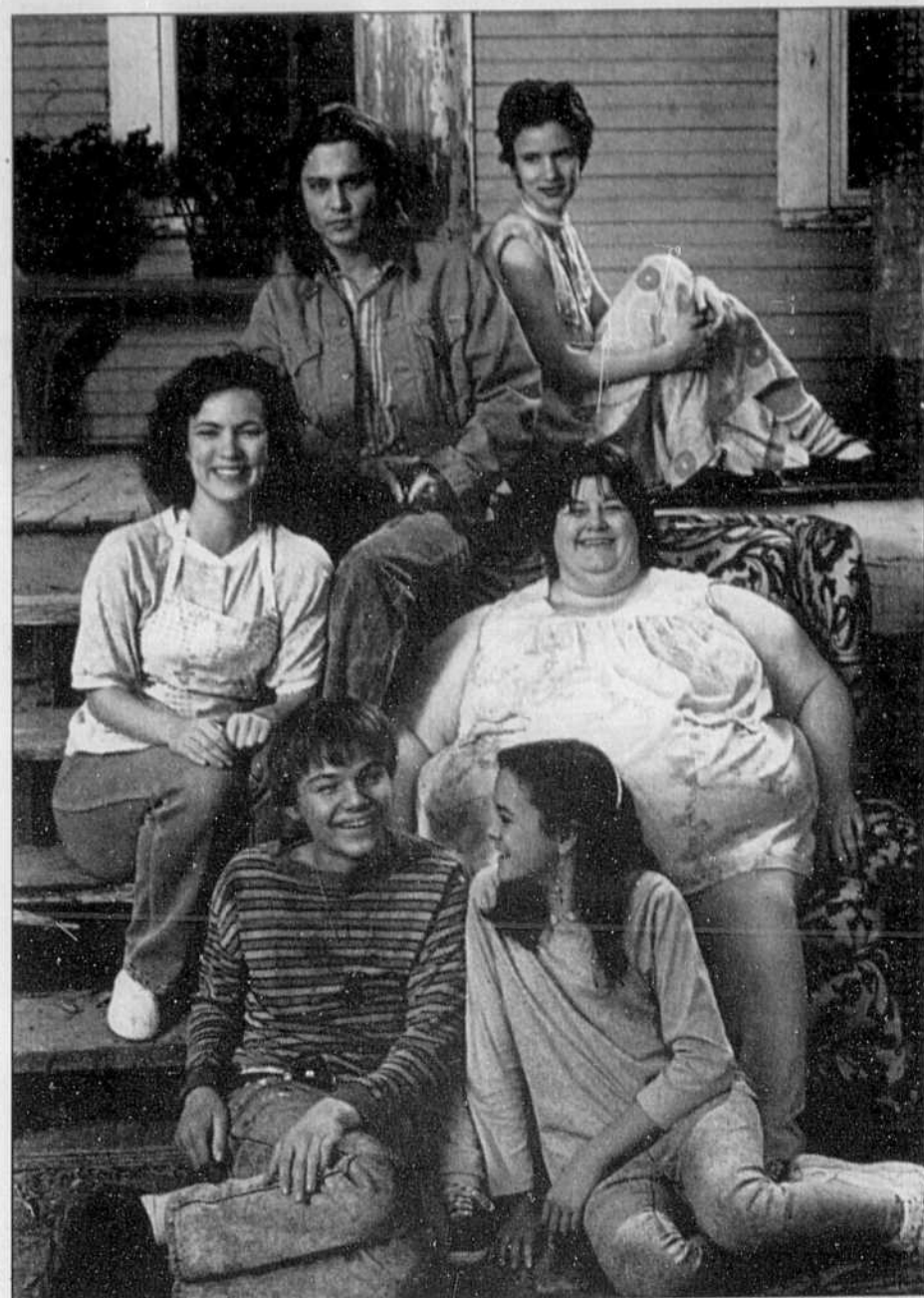
C'est en quelque sorte un retour aux sources pour le réalisateur suédois qui renoue avec un univers qu'il aime et connaît bien, celui de la chronique provinciale ayant pour pivot central une famille, atypique bien sûr comme dans *Ma vie de chien*. Le décor, par contre, est moins enchanteur. L'histoire se déroule en effet dans un bled perdu de l'Iowa habité par un millier d'habitants peu besogneux, où en tous cas, il n'y a pas grand chose à faire.

C'est dans cette ville aux horizons bouchés qu'a grandi le jeune Gilbert (Johnny Depp), l'ainé des garçons de la famille Grape. Son petit frère Arnie, bien qu'il se prépare à fêter ses 18 ans, a l'âge mental d'un enfant de cinq ans. Ils ont deux soeurs, l'une dévouée à l'entretien de la maison et l'autre est une adolescente capricieuse. Mais l'âme du foyer, c'est la mère, impressionnante surtout par sa taille. Pesant pas moins de 500 livres, elle se déplace à peine, passant ses journées entières en chemise de nuit, au salon devant la télé. Risée de la ville, elle n'ose plus mettre le nez dehors. Ses enfants, qui l'ont vu dépérir petit à petit après la mort tragique de son mari, ont honte d'elle. Mais en même temps, cette maison, cette mère embarrassante et ce frère simple d'esprit représentent toute leur vie. Et ils y sont viscéralement attachés.

Dans ce contexte, Gilbert, qui pourvoie aux besoins de la famille en travaillant dans une épicerie, a bien de la difficulté à se forger une personnalité. Toujours à l'affût de son petit frère dangereusement inconscient, il n'a aucun projet pour lui-même. Sa seule motivation, c'est d'améliorer le sort des siens. Puis un jour, débarque Becky (Juliette Lewis) qui lui offrira enfin l'occasion de s'épanouir.

L'intérêt du film de Lasse Hallström ne réside pas dans l'action, circonscrite à quelques péripéties anecdotiques, mais bien plus dans la description des personnages et surtout des liens forts qui les unissent. En ce sens, il n'a pas signé une oeuvre typiquement hollywoodienne où le récit doit se soumettre à ces revirements de situations sur lesquels s'oriente tout l'enjeu d'un film. Les personnages ont ici leur vie à vivre, laissant aux spectateurs l'occasion de saisir au passage ces quelques instants de vérité et de tendresse que le réalisateur affectionne particulièrement et qu'il sait bien restituer, non sans céder à un certain sentimentalisme.

On peut aussi lui reprocher de ne pas prendre suffisamment de risque avec sa mise en scène, toujours très académique et statique. Mais si Hallström n'impose pas de regard, il a d'indéniables dons de conteur. Son film est sensible, touchant et ne manque pas d'humour. Reste qu'on n'y retrouve pas le même charme, ni la finesse et l'allégresse de *Ma vie de chien*. C'est sans doute dû à l'interprétation figée et quasi inexpressive de Johnny Depp qui est plus beau que bon. Et si Juliette Lewis conforme son talent, la véritable révélation du film c'est Leonardo DiCaprio (nommé aux Oscars) qui donne une vraie grâce à son personnage d'enfant attaché. Il faut également souligner l'étonnante interprétation de Darlene Cates dans le rôle de la mère qui fait preuve d'un courage surprenant en exposant ainsi à la caméra son impressionnante obésité.



Dans *What's Eating Gilbert Grape*, l'âme du foyer, c'est la mère, impressionnante surtout par sa taille. Pesant pas moins de 500 livres, elle se déplace à peine, passant ses journées entières en chemise de nuit, au salon devant la télé.

Lasse Hallström renoue avec son univers, celui de la chronique provinciale.

Après **TENUE DE SOIRÉE, TROP BELLE POUR TOI** et **MERCI LA VIE** revoyez **BERTRAND BLIER** avec son tout dernier film.

ANOUK GRINBERG MARCELLO MASTROIANNI

UN, DEUX, TROIS SOLEIL

GAGNANT AUX CÉSARS '94 JEUNE ESPRIT MASCULIN OLIVIER MARTINEZ

UN FILM DE BERTRAND BLIER

CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro McGill

EXTRAORDINAIRE, "LUNES DE FIEL" EST LE FILM LE PLUS PROVOCANT DEPUIS "LE DERNIER TANGO À PARIS".

LOS ANGELES TIME

LION D'OR VENISE '93

DIDIER FARRÉ et ACTION FILM présentent

UN FILM DE ROMAN POLANSKI

avec PETER COYOTE EMMANUELLE SEIGNER HUGH GRANT KRISTIN SCOTT-THOMAS

LUNES de FIEL

version française de BITTER MOON

VERSION FRANÇAISE: BERRI 849-FILM 1200 rue St-Denis

VERSION ORIGINALE ANGLAISE: EGYPTIEN 849-FILM 1200 rue St-Denis

TOUJOURS No. 1 AU QUÉBEC!

EMMANUELLE BÉART

FRANÇOIS CLUZET

L'ENFER

UN FILM DE CLAUDE CHABROL

DES JARDINS 849-FILM 1200 rue St-Denis

BOUCHERVILLE 449-6494 2320 boul. Le Carrefour

CARREFOUR LAVAL 849-FILM 2320 boul. Le Carrefour

TROIS-RIVIÈRES 373-1001 1001 rue de la Paix

Plus de 1 200 000 spectateurs en France!

"Un enchantement "pour tous"... amenez vos jeunes voir l'Enfant Lion... ils adoreront, et vous l'adorerez!"

— Huguette Roberge, LA PRESSE.

LUC BESSON PRÉSENTE

L'ENFANT LION

EN FILM DE PATRICK GRANDPERRET

BERRI 849-FILM 1200 rue St-Denis

BOUCHERVILLE 449-6494 2320 boul. Le Carrefour

CARREFOUR LAVAL 849-FILM 2320 boul. Le Carrefour

STE-THERÈSE 373-4444 1001 rue de la Paix

TERREBONNE 471-6644 1001 rue de la Paix

MAISON DU CINÉMA 566-8782 53 King St. West

DÈS LE 18 MARS

MONIQUE MERCURE

VOUS INVITE À

La Fête des Rois

UN FILM DE MARCOUS LEPAGE

CINÉMA ONF

Santé et Services sociaux Québec

ARTS

CINÉMA

FAMOUS PLAYERS

UN FILM DE TONY GATLIF

LATCHO DROM

BONNE ROUTE

«Un moment de grâce, de fraîcheur, de naturel, de bonheur délicieux. **Une splendeur!**»

• Odile Tremblay, LE DEVOIR

IMPERIAL THX 355-7182 1430 Minus

version originale

FRANCE FILM

FAMOUS PLAYERS

Ne soyez pas mendiants, soyez voleurs!

Amérique à la demande générale

L'ARGENT FAIT LE BONHEUR

UN FILM DE ROBERT GUÉDOUTAN

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

EN NOMINATION POUR 8 OSCARS

La Leçon de PIANO

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

CENTRE LAVAL 888-7776 1600 Le Caribou

Aussi aux DAUPHIN, BOÎTE À FILMS ST-JEAN et IMPÉRIAL T.R.O. En anglais au PALACE.

À 17 ANS ELLE EST FORCÉE D'ABANDONNER SON ENFANT À 40 ANS ELLE ESSAIE DE LE RETROUVER

«CLASSIQUE INSTANTANÉ... ON RESTE SUBJUGUÉ PAR L'ART ET LE TALENT DE CONTEUR DE MICHEL BRAULT. CE FILM MARQUE INCONTESTABLEMENT LE SOMMET DE SA CARRIÈRE ET TÉMOIGNE D'UNE MAÎTRISE UNIQUE DANS NOTRE CINÉMA»

Luc Perreault, LA PRESSE

Mon amie Max

GENEVIÈVE BUJOLD

MARTHE KELLER

MICHEL RIVARD

UN FILM DE MICHEL BRAULT

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

Mon amie Max

GENEVIÈVE BUJOLD

MARTHE KELLER

MICHEL RIVARD

UN FILM DE MICHEL BRAULT

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

EN NOMINATION POUR L'OSCAR®

DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

«LE FILM BRILLE PAR SON HUMOUR CONSTANT ET LE BRIO D'UNE BROCHETTE D'INTERPRÈTES DÉLIRANTS.»

Pierre Leroux, JOURNAL DE MONTRÉAL

«TOUT S'AMUSE, MÊME LA CAMÉRA, MÊME LA MUSIQUE, MÊME LE SPECTATEUR.»

Odile Tremblay, LE DEVOIR

«★★★★ 1/2»

Bill Brownstein, THE GAZETTE

BELLE ÉPOQUE

UN FILM DE FERNANDO TRUEBA

GAGNANT de 9 GOYAS

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

version française

LOEWS 861-7477 954 Ste-Catherine O.

v.o. espagnole, sous-titres anglais

Vous avez aimé TROIS HOMMES ET UN COUFFIN Vous adorerez NEUF MOIS

«HARDIMENT DÉLIRANT!»

Le Monde

«AUSSI NOUVEAU QUE DRÔLE»

France-Soir

«FORMIDABLE!»

L'Essentiel

Patrick Braoudé

Philippe Leroy-Beaulieu

Catherine Jacob

Daniel Russo

Patrick Bouchitey

Pascal Légitimus

NEUF MOIS

UN FILM DE PATRICK BRAOUDÉ

D'après une idée originale de DANIEL RUSSO et PATRICK BRAOUDÉ

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE PATRICK BRAOUDÉ

PRODUIT PAR ANNE FRANÇOIS

CKOI 969 FM

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.

NEUF MOIS

UN FILM DE PATRICK BRAOUDÉ

D'après une idée originale de DANIEL RUSSO et PATRICK BRAOUDÉ

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE PATRICK BRAOUDÉ

PRODUIT PAR ANNE FRANÇOIS

CKOI 969 FM

PARISIEN 866-3555 480 Ste-Catherine O.



Des amies pour toujours, Aida Turturro et Geena Davis, dans Angie.

S'en sortir

ANGIE

Réal: Martha Coolidge. Scénario: Todd Graff. Avec Geena Davis, Stephen Rea, James Gandolfini, Aida Turturro, Philip Bosco, Jenny O'Hara. Image: Johny E. Jensen. Musique: Jerry Goldsmith. Au cinéma Loews.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Décidément, les films sur la grossesse ont la cote ces temps-ci. Alors qu'en France, Braoudé y est allé d'une comédie sur la question, la cinéaste américaine Martha Coolidge (à qui on devait *Rambling Rose*) donne dans le registre noir.

Voici l'histoire d'Angie (Geena Davis), belle jeune dame se voulant supérieure à son milieu populaire, qui rêve à sa maman disparue alors qu'elle était toute petite, une maman ballerine jamais remplacée à ses yeux par la belle-mère usurpatrice. Et un beau jour, enceinte des oeuvres de son ami d'enfance, un plombier, elle décide de garder le petit, même en commençant une liaison avec un riche avocat (Stephen Rea) qu'elle rencontre au MET. Et quand rien ne va plus, quand l'avocat la plaque et que le bébé en plus se révèle avoir quelques problèmes, quand toute seule, désemparée, elle part à la recherche de sa mère dans l'inévitable *road movie* qui compose une partie de l'affaire, enfin réconciliée avec elle-même, assumant la maternité que sa mère a refusé, la boucle est bouclée et l'héroïne libérée.

Angie se veut aussi une chronique new yorkaise, à travers le chevauchement des classes sociales, la fenêtre ouverte sur une petite bourgeoisie qui fut le berceau d'Angie, avec une famille qui mange sa pizza au ketchup et Cheeze

whiz en écoutant le football. Mais sur ce plan, on reste sur sa faim, et le fond de scène manque de substance. Même l'intrusion dans l'univers culturellement riche du nouvel amoureux est trop furtive.

Le scénario aurait pu être mieux tissé. Le volet jeunesse de l'héroïne se trouve à peine esquissé. Elle devient trop vite adulte, et il manque des bouts de son itinéraire pour asseoir solidement le personnage.

Dans les rôles de soutien, Aida Turturro (qui joue sa copine de coeur) compose un personnage assez vivant, mais le père de l'enfant (James Gandolfini) a des contours flous. Flous aussi ceux de l'amant riche qui s'amuse d'elle comme d'une poupée.

Le gros du sujet du film demeure bien évidemment la libération intérieure d'une jeune femme qui coupe ses entraves, à travers un rite initiatique d'épreuves diverses, pour se prendre en main. La maternité y est décrite en couleurs sombres, et c'est là où le film apporte un son nouveau. Aucune approche douceuse sur le miracle de la grossesse et de l'enfantement, mais des nausées, mais des montées de lait indues, mais le refus de la maternité, surtout quand elle est sans père, que l'enfant a des handicaps et que tout vous lâche.

La rumeur voulait que Geena Davis dans le rôle-titre y tienne le rôle de sa vie. Elle se tire bien d'affaire mais sans les étincelles annoncées. Il aurait fallu plus de chair sur l'os des répliques, un personnage mieux défini. Tel qu'il est, Angie n'est pas dépourvu de qualités pour autant. Et dans le registre du cinéma commercial, il apporte des réflexions nouvelles, en plus d'extirper la femme du carcan de la dépendance, dont vingt ans de féminisme souterrain ne l'ont jamais vraiment sortie.

Papa maman

GUARDING TESS

Réalisation: Hugh Wilson. Scénario: Hugh Wilson et Peter Torokvei. Images: Brian J. Reynolds. Avec Nicholas Cage, Shirley MacLaine, Austin Pendleton et Edward Albert. États-Unis, 98 minutes. À l'Égyptien.

BERNARD BOULAD

Tess Carlyle (Shirley MacLaine) est une veuve retraitée qui vit paisiblement dans sa belle et vaste demeure en Ohio. Mais attention, Tess n'est pas une dame tout à fait ordinaire: c'est en fait l'ex-First Lady des États-Unis, traitée avec toujours beaucoup d'égards par l'actuel occupant de la Maison Blanche qui lui doit pratiquement son poste.

C'est ainsi qu'elle bénéficie d'un service de garde rapprochée composé de sept hommes qui ne la lâchent pas d'un pouce. À leur tête, Doug Chesnic (Nicholas Cage), le fidèle et dévoué protecteur de l'ex-famille présidentielle. Or voilà que l'agent secret en question commence à trouver le temps long aux côtés de la vieille excentrique capricieuse et autoritaire qui ne cesse de l'embarrasser avec ses exigences et ses idées farfelues comme d'aller jouer au golf ou pique-niquer en plein hiver. Mais sa plus grande hantise, c'est de la voir filer à l'improviste avec son chauffeur pour échapper à la surveillance de ces hommes qui l'empêchent de se sentir libre. Un jour, bien évidemment, une de ses escapades n'en sera pas tout à fait une et Doug se retrouve



Shirley MacLaine et Nicholas Cage.

ra dans de beaux draps.

Guarding Tess est une comédie légère et attendrissante dans la plus pure tradition hollywoodienne où l'on devine facilement les péripéties à venir et où la psychologie des personnages est déchiffrable au premier coup d'oeil. D'antagonistes, Tess et son ange gardien finiront bien sûr par se tomber dans les bras, chacun révélant sa bonne nature à l'autre pour remplacer l'être regretté, soit la mère ou le fils, qui a manqué aux deux. Nicholas Cage et Shirley MacLaine servent bien leur rôle, cabotinant à fond (c'est sans doute ce qu'on leur a demandé) tout en manquant l'occasion de donner la pleine mesure de leur talent, confinés qu'ils sont dans le genre mineur où ils sont employés. Ceci dit, *Guarding Tess* se laisse regarder sans déplaisir et s'inscrit dans la veine de ces comédies sentimentales qui jouent sur la nostalgie d'un certain cinéma américain des années 30 et 40 où les enjeux étaient simples et les personnages toujours charmants. Cependant, les dialoguistes de Hollywood ne sont plus ce qu'ils étaient et c'est bien dommage parce qu'on aurait pu bien mieux exploiter cette situation. Une chose, toutefois, est sûre: c'est que depuis que Bush a débarqué de la Maison Blanche, on ne compte plus les films qui tournent autour de la présidence américaine. Avant *Guarding Tess*, il y a eu *Dave* et *In the Line of Fire*. Faut croire que les Américains avaient besoin de démystifier la plus haute fonction du monde.

À L'ÉCRAN

★★★★: chef d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
: pur cauchemar

WHAT'S EATING GILBERT GRAPE

★★★
De Lasse Hallström. Tirailé entre sa mère qui pèse 500 livres, son frère simple d'esprit et ses deux soeurs, le jeune Gilbert (Johnny Depp) ne sait plus où donner de la tête. Puis un beau jour débarque Becky (Juliette Lewis). Avec elle, son coeur va s'ouvrir et sa volonté s'épanouir. Par le réalisateur de *Ma vie de chien*, un film attendrissant et sympathique. Pour âme sentimentale.

Au Centre Eaton.
Bernard Boulad

ANGIE

★★★
De l'Américaine Martha Coolidge. Geena Davis (qui se tire bien d'affaire) y tient la vedette dans la peau d'une jeune femme de New York qui se libère de ses entraves à travers l'épreuve de la grossesse et de l'enfantement. Le scénario est assez facile et mal développé mais sur un thème novateur et intéressant: l'envers du rêve pastel de la maternité.

Au Loews.

Odile Tremblay

ZÉRO PATIENCE

★★★
Du Canadien anglais John Greyson. Cette comédie musicale se veut un manifeste contre les préjugés anti gais, anti noirs, anti prostitution fleurissant dans le sillage du sida. Le sujet est traité avec audace, fantaisie et humour. Sur pas de danses, chansons, jeux de symboles et cultes visuelles. Drôle et osé. Au cinéma de Paris.

Odile Tremblay

LUNES DE FIEL

★★★ 1/2
De Roman Polanski. Dans le paquebot qui vogue vers Istanbul, un homme déchu raconte ses amours flamboyantes et perverses avec la belle Mimi dont son auditeur tombera lui-même bientôt amoureux. Un suspense sexuel savamment mitonné. Au Berri et à l'Égyptien.

Francine Laurendeau

NEUF MOIS

★★ 1/2
Du Français Patrick Braoudé, une comédie sur la grossesse et ses méfaits... chez les futurs pères qui nous dit-on, souffrent aussi durant ces semaines fatidiques. On suit deux couples, dont le duo d'intellos pour qui ça se passera mal. Il souffre, il a mal au ventre, il la quitte, il la retrouve, il accouche avec elle. L'idée est bonne mais les gags sont lourds. Ils s'enchaînent, prévisibles, dans une comédie sans finesse qui culmine dans une fin boiteuse. Au Parisien.

Odile Tremblay

GUARDING TESS

★★
De Hugh Wilson. Madame l'ex-présidente des USA fait des siennes. Tannée d'être surveillée par sept hommes armés qui la suivent dans ses moindres déplacements, elle réclame de l'intimité. Mais le chef de ces anges gardiens lui tient tête et refuse de céder à ses caprices. Jusqu'au jour où une véritable menace pèsera sur elle. Comédie sans prétention et inoffensive. Pour les fans de la pétillante Shirley MacLaine et de l'imperturbable Nicholas Cage. À l'Égyptien.

Bernard Boulad

PROFIL BAS

★★
Claude Zidi. Dieu sait qu'il nous a déjà fait rire le cinéaste des Ripoux. Toujours dans la veine des flics pourris, il récidive avec moins de bonheur et beaucoup moins d'humour. Profil Bas donne la vedette à Patrick Bruel dans un polar invraisemblable qui raconte comment un bon flic obscur deviendra la terreur du quartier, le roi des enquêteurs et un mari comblé. Entre le policier noir et la comédie rose, Zidi n'a pas trouvé le ton juste. Au Parisien.

Odile Tremblay

LA VENGEANCE D'UNE BLONDE

★★★ 1/2
De Jeannot Szwarc. Une comédie française vraiment désopilante, qui donne la vedette à Christian Clavier, Clémentine Célarié et Marie-Anne Chazel. La télé y passe au grill. On rencontre un journaliste vedette du téléjournal (Clavier) qui attrape la grosse tête et se prend pour un enquêteur. C'est l'anti-Scoop, le manque d'éthique de la télévision pointé du doigt et ridiculisé. Sur un rythme trépidant. Au Berri.

Odile Tremblay

CHINA MOON

★★★
De l'Américain John Bailey. Un bon thriller qui parle de passion, de trahison et de crime, sur des images fortes et un montage serré. Il y sera question dans la Floride des nantis d'une belle dame trompée et battue par son vilain mari riche, et d'un inspecteur de police à qui l'essouffé fait perdre la tête. Et qui paiera cher son égaré. Au Faubourg.

Odile Tremblay

LES ARTS

CINÉMA

Ode au fantasme

À L'ÉCRAN

LA BELLE ÉPOQUE

★★★
De Fernando Trueba. Un film joyeux et lesté situé dans l'Espagne de 1931, qui croyait assister à l'avènement des beaux jours de la République. Un jeune déserteur s'y éprend des quatre filles du peintre excentrique qui l'héberge. En arrière-scène: la caricature de l'Espagne du sabre et du goupillon. Sur un climat d'absurde et de libertinage léger. Charmant et rigolo. Au Parisien.
Odile Tremblay

EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD

★★★
De Gérard Mordillat Magistralement interprété par Sami Frey, Marc Barbé, Julie Jézéquel et quelques autres, le récit des deux dernières années d'Artaud vécues par Jacques Prevel, jeune poète qui fut son ami. Un film intense et impitoyable. À voir absolument. Au Parisien.
Francine Laurendeau.

ROMEO IS BLEEDING

★★★
De Peter Medak. Un film très noir qui, par moments, frôle l'horreur. Des personnages dérangés et dérangeants (la palme à Gary Oldman et Lena Olin), un climat envoutant et une mise en scène forte font passer les outrances d'une histoire qui n'est pas de tout repos. Au Centre Eaton.
Francine Laurendeau

L'ENFER

★★★ 1/2
Le dernier Claude Chabrol, donnant la vedette à Emmanuelle Béart et François Cluzet, explore les affres de la jalousie. Ce thriller psychologique à la limite de la caricature est un jeu habile de glissement de niveaux; fantasmes et réalité s'entremêlant pour mieux vous dérouter. Le tout sur un rythme d'enfer, puisqu'enfer il y a. Angoisse garantie. Au Desjardins.
Odile Tremblay

L'ENFANT LION

★★★ 1/2
De Patrick Grandperret. Une sorte de conte pour tous qui se déroule en Afrique sur fond de légende, d'enfant sorcier qui cause avec les lions et parle au simoun. Les enfants jouent faux, mais il flotte sur le film un climat de merveilleux qui séduira les plus jeunes. Et les jeux avec les bêtes sont très réussis. Au Berri.
Odile Tremblay

LATCHO DROM

★★★★
Du gitan Tony Gatlif, un magnifique documentaire musical. Le film nous fait suivre la route des tziganes de l'Inde à l'Andalousie en passant par l'Europe de l'Est, la France. Pas de discours, ni de ligne narrative, mais des chants qui disent l'espoir, qui gémissent sur les persécutions et l'intolérance. La musique et la danse sont reines ici. Un hymne à la tolérance et au bonheur de vivre. À l'Impérial.
Odile Tremblay

JOCELYNE MONTPETIT DANSE

présente
LE GARDIEN DU SOMMEIL
en co-production avec
le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers



Jocelyne Montpetit, de mémoire, de quête, de rêve.

DU 16 AU 20 MARS 1994
À 20 H00
MATINÉES
LES 19 ET 20 MARS À 13 H 30

L'AGORA DE LA DANSE
840, CHERRIER EST
METRO SHERBROOK
525-1500
ADMISSION 700-1245

BITTER MOON (LUNES DE FIEL)

De Roman Polanski, avec Peter Coyote, Emmanuelle Seigner, Hugh Grant, Kristin Scott-Thomas, Victor Banerjee, Sophie Patel. Scénario: Polanski, Gérard Brach et John Brownjohn, d'après «Lunes de fiel», de Pascal Bruckner (Seuil). Image: Tonino Delli Colli. Son: Daniel Brisseau. Décors: Willy Holt et Gérard Viaard. Montage: Hervé de Luze. Musique: Vangelis. France-Grande-Bretagne, 1991. 2h18. Version originale anglaise: Égyptien, Plaza Côte-des-Neiges. Version française: Berri et Carrefour Laval

FRANCINE LAURENDEAU

Les personnages de ce qui deviendra un drame sont à bord d'un paquebot de luxe voguant vers Istanbul. La caméra s'intéresse à deux jeunes Britanniques. Dans la trentaine, Nigel (Hugh Grant) et Fiona (Kristin Scott-Thomas) forment un couple sans doute naïvement conventionnel, mais harmonieux et sympathique. Aimantés par l'Orient, ils s'apprentent à découvrir l'Inde. Un passager indien, plus précisément un Sikh (Victor Banerjee), rit gentiment d'eux: pourquoi aller dans ce pays démodé et tellement inconfortable?

Victime du mal de mer, Fiona est un peu patraque et ne songe qu'à réintégrer sa couchette en attendant que ça tangué un peu moins. Pendant ce temps, Nigel va d'une découverte à l'autre. C'est d'abord Mimi (Emmanuelle Seigner), jeune Française à la beauté conquérante, qui captive son attention. Sans se l'admettre, il est aussitôt séduit et intrigué. D'autant plus que l'objet de sa curiosité est flanqué d'un mari plus âgé qu'elle, un paraplégique qui se déplace en chaise roulante. Et qui va se mettre à attirer Nigel dans sa cabine pour l'accabler de troublantes confidences.

Car Oscar (Peter Coyote) n'en est pas pour autant sénile. Cet Américain fortuné se fixait il y a quelques années à Paris, le Paris dont il avait rêvé, celui de Gertrude Stein, d'Ernest Hemingway, de Henry Miller dont il se targuait de suivre les traces. Mais il n'était pas infirme à l'époque et passait beaucoup plus de temps avec les jolies filles que devant sa machine à écrire. Un coup de foudre devait pourtant changer sa vie. Un jour, dans un autobus, la beauté fulgurante d'une jeune femme le cloua sur place. Un peu ser-

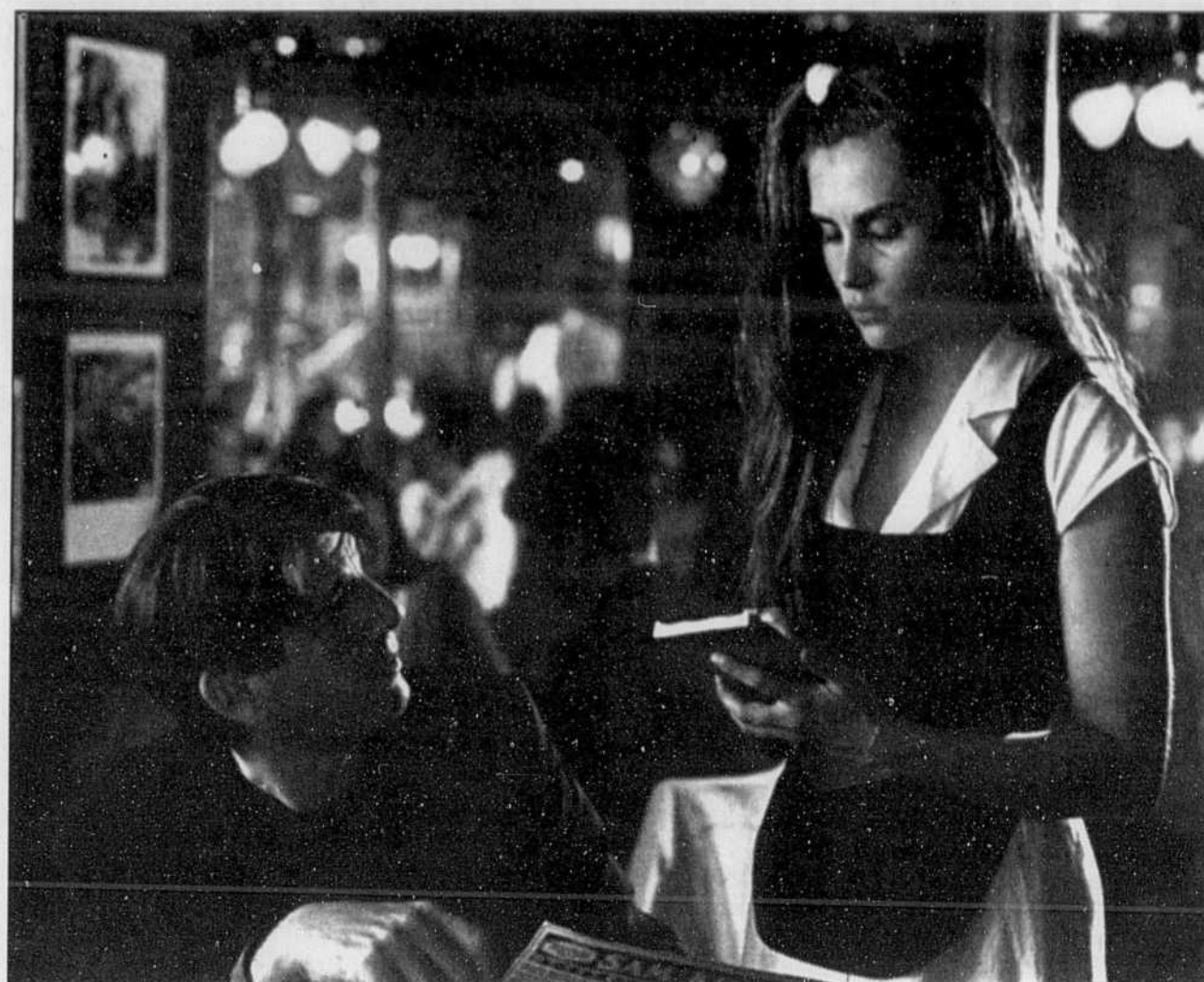


PHOTO ARCHIVES

Peter Coyote et Emmanuelle Seigner dans *Lunes de Fiel*, de Roman Polanski.

veuse, un peu danseuse, Mimi allait bientôt, sans se faire prier, emménager chez lui. La passion, quoi.

Une passion dont Oscar va décrire les étapes à un Nigel à la fois scandalisé, fasciné et peut-être secrètement jaloux. Une passion qui, après la classique première phase où les amants s'assouissent l'un de l'autre, prendra les voies exploratoires du fantasme. Jusqu'à ce que vienne, pour Oscar, l'ennui causé par la satiété. Et c'est là que les choses se corsent. Mimi ne veut pas le quitter? Soit. Alors il sera parfaitement odieux avec elle. Cruel. Sadique. Mais il a affaire à au moins aussi forte que lui. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui, il vit la situation inverse: sa maîtresse bafouée lui distille sa vengeance. Voilà la situation posée. Empêchez vos amis de vous raconter la suite qui, même pour ceux qui ont

lu le roman de Pascal Bruckner, recèle quelques surprises ma fois assez gratifiantes. C'est au premier degré, vous l'aurez compris, l'autopsie d'un amour condamné parce qu'exclusivement physique, d'un amour aussi flamboyant qu'éphémère que Mimi a eu le tort de vouloir faire durer. C'est aussi le plaisir exhibitionniste que prend un homme devenu impuissant à raconter les moments les plus intimes d'une liaison avec des détails qui paraissent scabreux à son auditeur scandalisé et... fasciné. C'est le contraste piquant entre un couple diabolique et un couple banal.

C'est enfin et surtout les portraits vivants et contrastés de quatre personnages dont le plus (apparemment) fade, je parle de Fiona, saura agréablement nous surprendre au terme d'un suspense sexuel savamment mitonné.

Les comédiens sont bons, la mise en scène habile, les atmosphères et les lieux intelligemment intégrés à l'action. D'un film à l'autre, Roman Polanski se renouvelle, diversifie son champ de tir et divise ses spectateurs. Vous, c'est peut-être sa veine érotique qui vous touche et vous serez captivés par *Lunes de Fiel*.

D'autres, dont je suis, salueront sa veine ludique, celle du *Bal des vampires* et de *Pirate*. Mais, c'est sa veine fantastique, angoissante, qui me rejoint davantage, celle de *Repulsion*, *Rosemary's Baby*, *Frantic*. Et tout en saluant les qualités de son dernier film, je suis obligée de constater ma tiédeur, de constater que je suis restée à l'extérieur des fantasmes déchainés par Emmanuelle Seigner et du drame vécu par Oscar, Mimi, Hugh et Fiona.

CINÉ-FAX

OFFREZ À VOTRE GROUPE PRÉFÉRÉ UNE SORTIE AU CINÉMA !

L'Office national du film, Le Devoir et CFGL ont le plaisir d'inviter 10 groupes de 10 personnes (bureau, club sportif, club social, famille, amis) à assister à la première du nouveau film de Marquise Lepage

LE VENDREDI 18 MARS À 20 H 30
AU CINÉMA ONF

La Fête des Rois

UN FILM DE
MARQUISE LEPAGE
AVEC
MONIQUE MERCURE
MARC-ANDRÉ GRONDIN



MARCEL SARDOUIN, MARIE-ÉLÈNE BERTHOUD, MARK WESSER, MARIE-ANDRÉE CORNELLÉ, DENIS BOUCHARD, LOUISE RUCHER, PIERRE POWERS, CLAUDE GAUTHIER
Scénario MARQUISE LEPAGE avec la collaboration de JOSÉE PRÉVOST et BRIGITTE SAUNDY. Production DENIS GAGNON et MONIQUE LÉTOURNAU

Merci
d'avoir participé
en très grand
nombre à la
promotion
CINÉ-FAX
et Félicitations
aux 10 groupes
gagnants.
"La Fête des Rois"
prend l'affiche
le 18 mars au
Cinéma ONF.



LE DEVOIR

CFGL
105,7 fm

ARTS

THÉÂTRE

Un théâtre de cohabitation culturelle

La compagnie Theatre 1774 présente Miss Julie,
d'après Strindberg, au studio du Monument national

GILBERT DAVID

Le Theatre 1774 en est au milieu de sa cinquième saison à Montréal et Marianne Ackerman, qui l'a fondé avec Clare Schapiro, en dirige maintenant seule les destinées. En fin d'entrevue, j'apprendrai la cause du drôle de concert qui accompagnait la discussion en découpant une incroyable cuisinière en fonte, encombrée d'une panoplie de bouilloires et flanquée de tuyaux d'orgue, le tout formant un insolite instrument musical, conçu par Guy Laramée, du groupe Tuyu, pour la Miss Julie bilingue, d'après Strindberg, que présentera le Theatre 1774 au studio du Monument National, du 17 mars au 9 avril prochain.

Marianne Ackerman a quitté, voilà sept ans, son boulot de critique dramatique au quotidien *The Gazette*, pour se consacrer à l'écriture dramatique et, bien sûr, aux activités absorbantes du Theatre 1774. Cette compagnie affiche d'emblée sa vocation ouvertement interculturelle, puisque sa première production, en 1989, réunissait artisans anglophones et francophones, dont Robert Lepage à la mise en scène, pour la création d'*Echo*, une adaptation scénique du récit poétique *A Nun's Diary* d'Ann Diamond.

Sans l'ombre d'un doute, l'initiative d'Ackerman et compagnie signalait un changement significatif dans le paysage théâtral montréalais, soumis jusqu'alors à la vieille dichotomie des deux solitudes, sauf pour le célèbre *Balconville*, mais sans grand lendemain, de David Fennario en 1979. «Ce qui s'est passé au cours des années 70 et suivantes dans la culture québécoise francophone, commente Ackerman, a eu un effet à retardement sur la communauté anglophone montréalaise. Et le théâtre anglophone à Montréal n'a pas beaucoup traité des rapports historiques entre les deux principales communautés linguistiques du Québec.»

Une expérience théâtrale singulière

Sans avoir voulu suivre un programme dramaturgique intégrallement bilingue — les pièces *Woman by a Window*, d'Ackerman en 1992, et *Measure for Measure*, de Shakespeare en 1993, ont été jouées en anglais — la direction artistique de



PHOTO ROBERT SKINNER

Marianne Ackerman dirige depuis sept ans les activités de Theatre 1774.

Theatre 1774 a toujours pratiqué une politique de cohabitation culturelle d'artistes issus des deux groupes linguistiques. En revanche, la pièce *L'Affaire Tartuffe*, or *The Garrison Officers Rehearse Molière*, qui a eu droit à deux mises en scène, en 1991 par Fernand Rainville et, dans une nouvelle version, par Guy Sprung en 1992, a été une création, dont le texte bilingue était signé justement par Marianne Ackerman. Il s'est agi là d'une expérience théâtrale singulière qui, avec beaucoup d'acuité concernant les réseaux complexes qui ont façonné l'identité québécoise au moment de l'après-Conquête, réfléchissait ouvertement sur les dangers des intolérances foncièrement nationalistes (qu'elles soient d'origine «britannique» ou «pure laine») et sur les circonstances délibérément reconstruites d'un affrontement politico-culturel qui s'est alimenté à diverses sources de ressentiment (religieux, ethnique et de classe).

À la veille de présenter une *Miss Julie*, campée dans l'environnement anglo-québécois des Cantons de l'Est, la nuit de la Saint-Jean de 1929, Marianne Ackerman persiste en signant une adaptation circonstanciée de la pièce de Strindberg, en y levant

les rapports conflictuels, plus ou moins inconscients, entre francophones et anglophones au Québec. «Mon intention n'est pas innocente», explique Ackerman, en situant l'action au Québec, juste avant la Grande Crise, une nuit de la Saint-Jean, la fête nationale des Canadiens-Français. Je considère que le personnage de Julie représente ici, dans toute sa singularité, le stéréotype de la fille riche anglophone, prisonnière de son milieu, confrontée à Jean, un francophone d'origine rurale, ambitieux et timoré. Entre les deux, il y a Christine, que je voyais jeune, belle, mais stricte, dominée entièrement par la religion. Au-delà de la lutte des classes, Julie et Jean ont chacun, comme le veut la pièce de Strindberg, une psychologie vaste et complexe. Par exemple, Julie n'est pas qu'une enfant gâtée et elle pressent qu'elle est la dernière d'une lignée, en ce que celle-ci perpétuait l'aveuglement de la communauté anglophone. D'un autre côté, il est intéressant de voir Jean pris entre deux femmes fortes qui, à l'image de Salomé, se disputent sa tête. Et je crois que la pièce, ainsi cadrée, annonce la fin d'une époque.»

Ackerman a proposé la mise en

scène à Jean-Frédéric Messier qui, sitôt sorti de sa réalisation de *Helter Skelter* au début janvier, a sauté dans les répétitions de cette sixième production du Theatre 1774 — en comptant les deux mises en scène de *L'Affaire Tartuffe*. «L'approche de Messier n'est pas naturaliste, prévient-elle, et elle met l'accent sur les dimensions animales des personnages, sur la sauvagerie du combat entre les sexes.» Messier, qui fait figure de jeune loup aux multiples talents, se mesurera ici, sauf erreur, à sa première pièce tirée du répertoire moderne. Il sera intéressant de voir jusqu'où il le mène, cette fois, son instinct d'iconoclaste.

Le Theatre 1774 qui, affirme Ackerman, a «fidélisé» quelque 1000 personnes, inaugure sa résidence au studio du Monument National avec cette *Miss Julie* prometteuse. C'est ainsi la fin de l'errance pour une compagnie qui a su, en assez peu de temps, s'inscrire avec vigueur dans le paysage théâtral montréalais. Même si rien n'est jamais gagné d'avance dans le difficile monde de l'art dramatique, Theatre 1774 semble donc être là pour durer. Quand un théâtre a une âme, n'a-t-il pas toujours un avenir?

THÉÂTRE JEUNESSE

La scène et l'art de tous les possibles

Ma Chère Pauline célèbre son 10^e
anniversaire en créant L'Ombre de toi

GILBERT DAVID

Fondées en 1984, les Productions Ma Chère Pauline auront eu une trajectoire en dents de scie, faite «de succès et de tâtonnements, de certitudes et de doutes», comme il est écrit sans détour dans un document de la jeune compagnie qui y présente ses réalisations au cours de la dernière décennie. Les trois fondateurs et codirecteurs artistiques de Ma Chère Pauline, Sylvain Hétu, Jean Lessard et Sylvie Provost, m'accueillent dans leurs modestes locaux de la rue Masson, afin de faire le point sur leurs dix années d'activités théâtrales et pour donner un aperçu de leur plus récente création, *L'Ombre de toi*.

Troisième pièce écrite pour la compagnie par Sylvie Provost — qui fait ainsi figure d'auteur-maison — *L'Ombre de toi* a été mise en scène

voix propre, au-delà de toute préoccupation pédagogique, auprès des jeunes, comme si l'éducation aux arts, dont l'art dramatique, trente ans après le Rapport Parent, n'avait pas encore trouvé sa légitimité (et les crédits qui vont avec) chez ceux et celles qui assument la responsabilité de préparer l'avenir de la collectivité québécoise. Et ce n'est pas la récente réforme du programme au collégial — qui a supprimé le cours obligatoire de français-théâtre — qui laisse augurer des jours meilleurs pour l'art dramatique dans la Belle Province, décidément de plus en plus... provinciale.

Bon. Qui a dit qu'il faudrait, pour autant, baisser les bras? Certainement pas les animateurs de Ma Chère Pauline. «Les jeunes sont tannés de se faire dire quoi penser, avance Sylvie Provost, et si je pense qu'il y a de la place pour un théâtre qui sou-

haite aborder directement les problèmes des ados, je crois en même temps que les jeunes aiment les spectacles qui ne cherchent pas à donner des réponses mais à poser des questions, parce qu'on leur fait comprendre que c'est dans la vie que se trouvent les réponses. Nos préoccupations au sein de Ma Chère Pauline vont donc dans le sens d'ouvrir les jeunes à leur propre façon de penser et de leur faire aimer le théâtre, en ne négligeant aucun moyen pour stimuler leur curiosité et pour leur procurer du plaisir.»

En somme, tout est dans la manière, ai-je le goût d'ajouter. Encore dans la jeune trentaine, les trois zigs qui ont créé sept spectacles, dont *Le Troisième Fils du professeur Youroulov*, de René-Daniel Dubois, et *Le Sang de Michi*, de Franz-Xaver Kroetz —

deux productions remarquables qui, tout en s'adressant au grand public, auraient dû, dans un contexte scolaire moins frileux, rejoindre les ados — et qui s'apprennent ces jours-ci à en créer un huitième, ces trois complices qui se consacrent à temps plein à un théâtre exigeant pour lui-même avant de l'être pour les jeunes ou les moins jeunes, disent d'une seule voix que la scène appelle «l'art de tous les possibles».

L'Ombre de toi est, dans cette perspective, le résultat d'un long processus qui a connu un premier temps de vérification auprès de groupes de jeunes entre octobre 1992 et février 1993, à l'occasion de cinq représentations-tests. Depuis lors, la petite équipe a pris le temps de faire le tour du jardin textuel de Sylvie Provost qui, en situant l'action en l'an 2005, aborde la crise d'un jeune couple le jour de son divorce. «Cette plongée dans un futur quand même rapproché, explique le metteur en scène Sylvain Hétu, est une façon d'interroger, entre autres, les attitudes des jeunes de maintenant face à l'avenir, à leur conception de l'amour et aux valeurs que véhiculent notre société. Seront-ils dans quinze ans aux prises avec les mêmes dépendances que Julie et Jean-Philippe dans cette pièce? La pièce comporte beaucoup de flashback qui permettent de suivre à travers leurs souvenirs l'évolution de ce couple, formé dans les années 90. Cela m'a posé plusieurs défis, une fois repoussée l'idée d'un jeu naturaliste. Ce qui a compté par-dessus tout pour moi, c'est de nommer le souffle du spectacle, son rythme d'enfer, et de ne jamais oublier que le théâtre est un jeu, ce qui ne signifie pas qu'on doit prendre un texte à la légère.»

Dans un contexte de prudence excessive, le théâtre a encore bien du mal à faire entendre sa voix propre auprès des jeunes, comme si l'éducation aux arts, dont l'art dramatique, 30 ans après le Rapport Parent, n'avait pas encore trouvé sa légitimité

Baisser les bras?

Il faut savoir qu'entrer dans une école secondaire avec un spectacle n'est pas une mince affaire, au moment où la société baigne dans les eaux troubles du *political correctness*. Sans parler des budgets d'activités culturelles qui, dans nos écoles, ressemblent à une peau de chagrin, les créateurs se retrouvent face à une multitude d'interlocuteurs — directions, comités de parents, professeurs, psycho-éducateurs, services culturels — qui ne s'entendent pas nécessairement sur ce qui peut être présenté aux ados. La crainte qu'un spectacle fasse trop de vagues, encourage ici des attitudes empreintes d'une prudence excessive qui pousse tout un chacun à jouer à l'autruche plus souvent qu'autrement.

Dans ce contexte, le théâtre a encore bien du mal à faire entendre sa



présente la Série Enfance

SEULS

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE CARTON

Texte et mise en scène: Ariane Buhbinder
Avec Jérémie Boudreault, Gilles Pelletier
et Véronique Watters

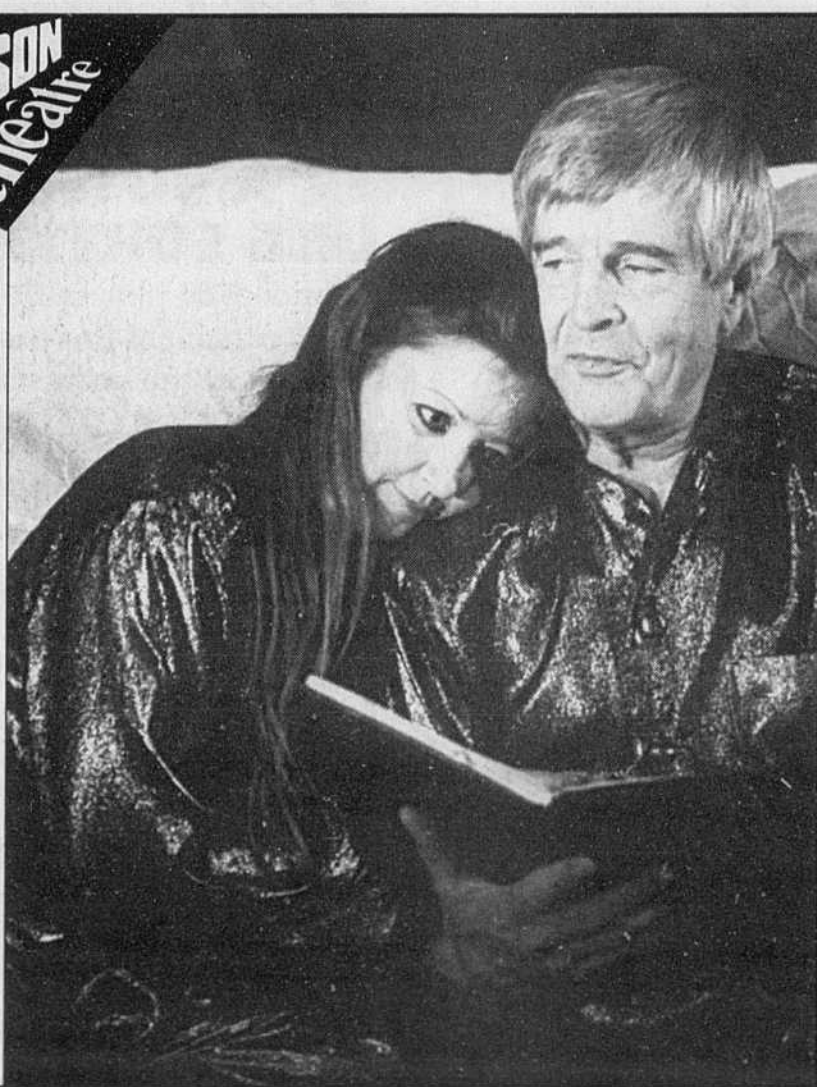
POUR LES 6 À 12 ANS

DU 23 FÉVRIER AU 13 MARS
LES SAMEDIS ET DIMANCHES À 15 h

LA MAISON THÉÂTRE
255, rue Ontario Est, Montréal
Métro Berri-UQAM Réservations: 288-7211



LE DEVOIR



théâtre
du nouveau
monde

AVEC ÉLISE GUILBAULT, LOUISE LAPRADE, HAN MASSON, MONIQUE MILLER,
HUGUETTE OLIGNY, DANIELLE PANNETON, CHRISTIANE PASQUIER, SOPHIE VAJDA
ET MATTHEW WHITE

DÉCOR DANIEL LÉVESQUE COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGES MICHEL BEAULIEU MUSIQUE PHILIPPE MÉNARD
MAQUILLAGES JACQUES LEE PELLETIER
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE ALAIN ROY

DE JEAN RACINE MISE EN SCÈNE DE LORRAINE PINTAL

ANDROMAQUE

DU 1^{er} AU 26 MARS

MARDI AU VENDREDI 20 h

SAMEDI 16 h ET 21 h

RÉSERVATIONS 866-8667

Tarif réduit 30 minutes avant le
lever du rideau: 20\$ argent comptant seulement
INFO-GROUPES 866-8180

Présentation de Desjardins

SCFG
105.7 fm

MEDIA 1000

18 mars 1994

«Cette Andromaque» est lumineuse... Les comédiennes sont portées par un souffle remarquable... cette version d'Andromaque est une réussite audacieuse».

Montréal Ce Soir-SRC

«Un classique à voir pour comprendre la grandeur du théâtre!»

La Presse

«Des sentiments rendus magnifiquement par des comédiennes extraordinaires... De belles grandes comédiennes!...».

CBF Bonjour-SRC

SYLVAIN
LELIÈVRE

EN REPRISE



en première partie: Catherine Karnas

En mars: 11, 12, 18,

19, 25 et 26

La Butte St-Jacques

50, St-Jacques Ouest V.-Mtl

Place d'Armes

748-7288

LES ARTS

DANSE

Viser l'essentiel, simplement

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBECabsolument pas que l'on me
trouve moderne ou vieux
jeu.

L'enfermement, en tout cas, ne semble pas une perspective vraiment menaçante pour ce créateur qui, hormis des contraintes économiques et logistiques, se perçoit comme «très libre, artistiquement parlant». Lors de leur passage précédent à Québec et Ottawa, le chorégraphe de 34 ans et sa troupe étaient passés de *L'Enveloppe*, une métaphore humoristique sur les dédales bureaucratiques, à un pas de deux tout en délicatesse, en passant par un numéro reposant entièrement sur une virtuosité de mouvement rehaussée par le punch visuel d'un stroboscope, et par un élégant tourbillon de couleurs sur une musique de Milton Nascimento. «Nous sommes une troupe assez jeune, dont les origines sociales et culturelles sont très diversifiées. Nous utilisons cela pour éviter la monotonie. La difficulté, une fois lancée dans cette direction, c'est que le vocabulaire prend beaucoup plus longtemps à développer, à créer des incertitudes. Mais ça fait aussi des soirées excitantes.»

Le plaisir de la variété

La première œuvre, *Three courtesies*, présente trois couples dans une réception où la courtoisie est de rigueur, mais où Parsons va regarder derrière le vernis pour voir les émotions qui se cachent derrière la politesse. Vient ensuite *Quad*, une pièce «très sombre» sur un homme dont toutes les relations flanchent, le tout sur un fond de début sur l'homme vs la technologie. *Union*, présentée en troisième lieu, a été pour sa part réalisée pour un événement au profit de recherches sur le sida, dans des costumes de Donna Karan et sur une musique originale de John Corigliano. On y trouve «une bonne dose d'humanité» et «l'exploration de nouveaux territoires» dans le langage corporel déjà fort riche auquel se consacrent Parsons. Finalement, *Bachiana* explore les formes du ballet, avec un regard propre à la compagnie, bien sûr. «C'est essentiel pour moi de diversifier le travail. Je suis jeune et je n'ai aucunement le goût de m'enfermer. Et je ne préoccupe

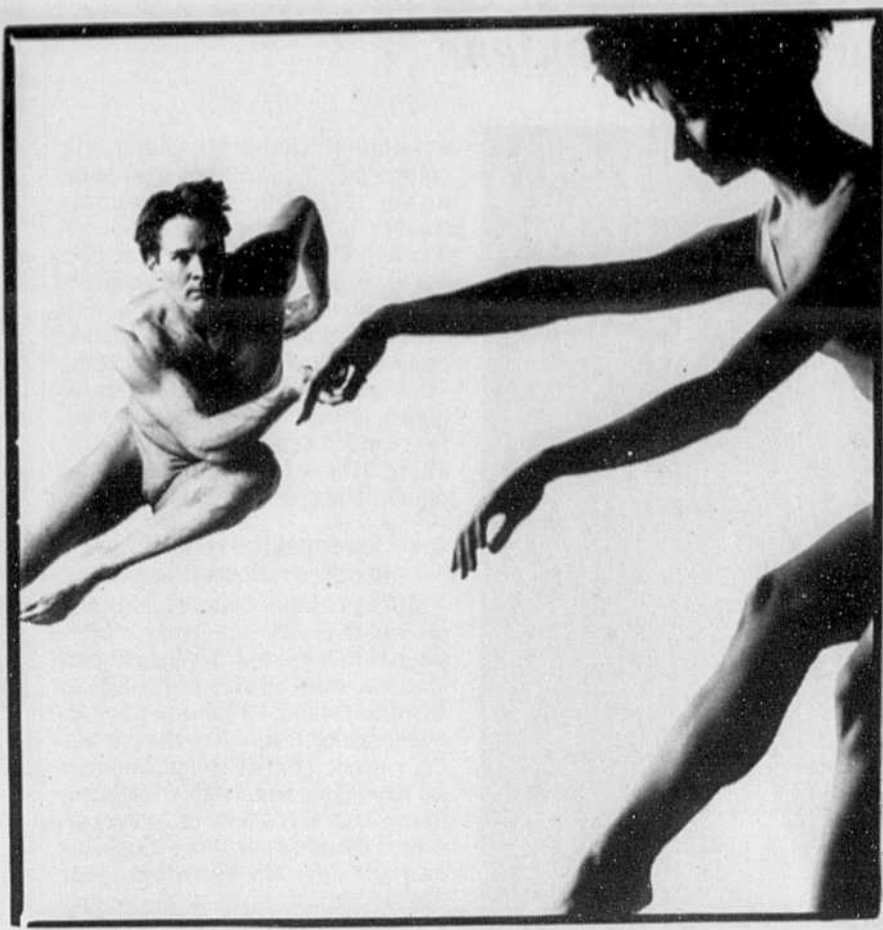


PHOTO LOIS GREENFIELD

Pour ses chorégraphies, David Parsons fait feu de tout bois: le financement des arts aux États-Unis, les mœurs sociales, les expériences de tournée, le sentiment amoureux, un morceau de musique, etc.

quelques éclats de rire en présentant *L'Enveloppe*, un numéro tout à fait humoristique. Quand nous l'avons refait ici, aux États-Unis, la salle croulait de rire. En Italie ils étaient un peu surpris par ce qu'on leur offrait. Habités à des œuvres plus sérieuses, ils ne savaient pas trop comment réagir. Qu'on se le dise, si on trouve quelque chose de drôle dans une œuvre de David Parsons, on a tout à fait le droit de rire.

Le taylorisme...

Si son sens de l'humour est quelque chose de personnel, le travail chorégraphique de Parsons s'inscrit dans une histoire qui va de Martha Graham en passant par Twyla Tharp et surtout, Paul Taylor. Premier danseur chez ce dernier de 1978 à 1987, David Parsons n'hésite pas à reconnaître le lien: «Beaucoup de chorégraphes cherchent à se dissocier de leurs mentors. Mais nous avons toujours une excellente relation, lui et moi. J'ai appris de lui comment vivre en artiste. Il est vraiment dans mon sang.»

Tout en insistant sur la singularité de son travail, Parsons voit également des liens dans la démarche artistique des deux hommes: «Son influence se fait sentir dans le fait que nous utilisons des danseurs très différents les uns des autres, par exemple. Il y a des ressemblances dans le caractère très physique du travail, dans notre préoccupation première du corps et de la danse. *Bachiana*, la dernière pièce au programme, a beaucoup de parentés avec son travail.»

...et la saine gestion

De Taylor, Parsons dit également tenir quelques idées sur la gestion d'une troupe de danse. Il fait remarquer que sa troupe emploie neuf

danseurs sur une base permanente, avec salaire et bénéfices marginaux. Au chapitre de ces bénéfices, il se montre particulièrement fier d'un régime exhaustif d'assurance-maladie, essentiel pour un métier comme la danse, mais aussi d'un coût exorbitant dans un pays comme les États-Unis. Pour une simple troupe, l'initiative est rare: «Je crois que c'est une simple marque de respect. Il faut bien traiter les danseurs. Le fait que notre troupe soit assez stable — deux des danseurs sont là depuis le début — montre que ces préoccupations sont appréciées.»

Pour défrayer ces coûts, la troupe doit travailler fort, toutefois. La tournée est presque continue — une moyenne de 100 représentations par année — et entre chaque voyage, les créations se succèdent à un rythme effréné. Généralement, une nouvelle œuvre se crée en quatre à six semaines, de l'improvisation au dernier entrecroisement.

Et comme si ce n'était pas assez, la Parsons Dance Company s'est également impliquée dans des programmes éducatifs qui l'entraînent de *high school* en *high school*, devant un public que le fondateur de la troupe n'avait certainement pas envisagé au départ. «Je dois dire que j'ai été très surpris. Même dans les pires écoles, dans des milieux très durs, les élèves réagissent avec énormément d'intérêt. Ça fait tomber des barrières. Je crois qu'il est très important pour les jeunes de voir des artistes de près. Ce n'est pas très souvent qu'on va leur dire qu'ils peuvent penser librement.»

PARSONS DANCE COMPANY
Au Grand Théâtre de Québec
le 15 mars
Au Centre national des Arts,
à Ottawa, le 19 mars

La David Parsons
Company ne craint pas
d'explorer différents
cheminsLE CALENDRIER DES
ÉVÉNEMENTS MUSICAUX
À VENIRMUSIQUE
en tête

MARS

13

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL

Chœur de Mont-Royal

Direction: Jacques Faubert et Michel Brousseau

MOZART

Symphonie «Haffner», K 385 - Concerto pour cor, K 447

Missa Brevis, K 220 - Vespères solennelles de Confessore, K 339

Dimanche 13 mars 1994 à 20 heures

Église Saint-Joseph de Mont-Royal, 1620, boulevard Laird, V.M.R.

Billets 20\$ - 16\$ - 12\$ - Vachon, 1777, boul. Graham, V.M.R.

Centre des loisirs V.M.R. - Trust Général, Centre Rockland - Admission 790-1245.

13

19

20

Les Productions Le Pipeau présentent:

LE LIVREUR DE COEUR

Un opéra pour les 6 à 12 ans

Musique de Vincent Beaulieu — Livret de Pierre Drolet

Mise en scène de Marie-France Marcotte, interprété par Clermont Tremblay, Fanny Larivière

Marc Boucher et Annie Tremblay, accompagnement au piano de Lucie Veillette

Concepteurs: Réal Léveillé, Anne de Broin, Sonia Bélanger et Jean Bard.

«Un événement musical rempli d'émotion»

les 13, 19 et 20 mars à 14 h

au Centre Calixa-Lavallée du Parc Lafontaine, 3819 av. Calixa-Lavallée

Billets et réservations: 485-4518

14

PRO MUSICA

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts (Série «Émeraude»)

Le 14 mars 1994

Le Quatuor Verdi et Michel Lethiec, clarinette

Beethoven: Quatuor en sol majeur, op. 18, no 2

Kodaly: Quatuor no 2, op. 10

Weber: Quintet en si bémol majeur, op. 34

Conférences pré-concerts 18h30

Billet: 21\$, 16\$ (étudiants 10\$)

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts. Tél. 842-2112 Information: Pro Musica. 845-0532

16

17

18

19

Opéra McGill

LOUISE

de Gustave Charpentier

les 16, 17, 18 et 19 mars à 19 h 30

Orchestre symphonique de McGill, Timothy Vernon, chef

Mise en scène de François Racine

Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest (métro McGill)

Billets: 15 \$ / 10 \$ (sièges réservés) en vente à la billetterie de la salle Pollack à partir du 7 mars

du lundi au vendredi de midi à 17 h, et à l'entrée, une heure avant chaque représentation.

Renseignements et achat par téléphone (Visa ou MasterCard): 398-4547

20

Studio de musique ancienne de Montréal

La Passion selon Saint-Jean de J.S. Bach

le dimanche 20 mars à 20h00

44 artistes dans ce chef-d'œuvre du répertoire baroque

les solistes Danièle Forget, Daniel Taylor, Peter Butterfield,

Richard Duguay, Stephen Grant, Nathaniel Watson

le chœur et l'orchestre du Studio

sous la direction du chef invité Hermann Max

En l'église Notre-Dame-du-Très-Sacrement, 500, av. Mont-Royal Est (métro Mont-Royal)

Informations/billets: 843-4007

24

SMCQ

Mantra!

Mantra (1970) de Karlheinz Stockhausen

Marc-André Hamelin et Jacques Drouin, pianos

Jeudi le 24 mars, 20h — Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau

DERNIÈRE CHANCE POUR S'ABONNER: 843-9305

Billets: 987-6919, 22\$/15\$ étudiants et aînés

AVRIL

1er

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONTRÉAL

Concert traditionnel du vendredi saint

MOZART, REQUIEM K. 626

Laura Dziubaniuk, soprano, Maria Adamcova, mezzo-soprano,

Charles Prévost, ténor, Yves Saint-Amant, basse,

Chœur de l'UQAM, Ensemble Vocal de l'UQAM,

Orchestre de la Société Philharmonique

Direction: Andrei Bedros, chef invité

Vendredi 1er avril 20h. Église Saint-Jean-Baptiste

Billets: 20\$, en vente à la Place des Arts 842-2112, réseau Admission 790-1245

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA
MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR ET LA COOPÉRATIVE «LES NUAGES»

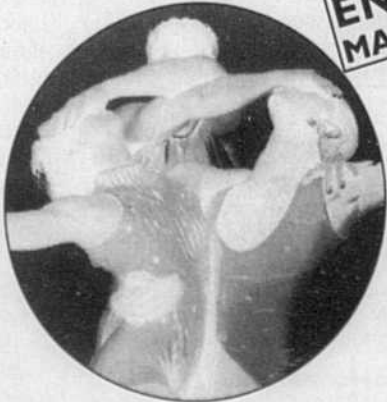
Les Ballets jazz de Montréal

Une présentation

Les Arts du Maurier Ltée

Au programme: GHOSTS de James Kudelka, BLUE IN GREEN de William Whitener, RISE AND FALL de David Parsons, FUNGUS AMONGUS de Brian Macdonald

7, 8, 9 avril 1994 à 20 h



Billets: 29 \$, 25 \$, 21 \$, 17 \$

Rabais de 15 % aux étudiants et citoyens de l'Age d'or

Rabais de 50 % aux enfants de 12 ans et moins

Jeudi le 7 avril, gala au profit de CANFAR (514) 937-5383

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente à la PdA (514) 842-2112 et Réseau Admission (514) 790-1245.

Redevance et frais de service. Info-Arts Bell (514) 790-ARTS

EN VENTE
MAINTENANT

DU 16 AU 26 MARS 1994

Une pièce rafraîchissante, un vrai moment d'évasion!

HOUDINI

PATRICK QUINTAL

THÉÂTRE POPULAIRE DU QUÉBEC

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

En coproduction avec

ÉRIC CABANA

PATRICK QUINTAL

JACQUES ROUTHIER

JACINTHE C. TREMBLAY

Décor

MARTIN FERLAND

Maison de la culture

FRONTENAC

2550, rue Ontario Est

Hydro-Québec

Costumes

FRANÇOIS LAPLANTE

DOMINIQUE THÉRIAULT

Éclairages

JEAN-CHARLES MARTEL

Musique

JACQUES JOBIN

EN TOURNÉE PAN-QUÉBÉCOISE DU 29 MARS AU 15 MAI 1994

OPÉRA

Kent Nagano conquiert New York

Le jeune chef fait ses débuts au Metropolitan Opera avec Dialogues des Carmélites, de Poulenc



PHOTO RORY CARNEGIE

Kent Nagano, à l'âge de 42 ans, arrive à la maturité et à l'humilité des grands.

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT
A NEW YORK

«Chercher», «comprendre» et «partager» semblent être les leitmotivs du chef californien Kent Nagano. Il parle lentement dans un français soigné, avec une concentration peu commune et un grand souci de bien traduire sa pensée. Il répète une idée en ajoutant une nuance, l'illustre par une image complexe et pourtant nette. En deux heures de conversation avec Nagano dans un salon du Metropolitan Opera, j'ai appris beaucoup sur la musique et sur un musicien fascinant qui, à 42 ans et avec un travail imposant déjà accompli, arrive à la maturité et à l'humilité des grands.

«La vraie joie de la musique vient du partage avec d'autres; avec le public. On peut jouer du piano seul dans sa chambre pour son propre plaisir, mais la raison de la musique, c'est le partage», dit Nagano. «J'ai eu la chance d'apprendre cela très tôt de mes premiers professeurs de musique en Californie qui m'ont transmis leur enthousiasme».

Comprendre la diversité des styles
«Ma venue à la musique a été très

douce, sur une ferme californienne à cinq heures de tout grand centre, avec ma mère qui jouait du piano». Pourtant la musique ne s'impose pas tout de suite. Nagano s'intéresse au travail social et songe à une carrière en droit international, tout en poursuivant ses études musicales. «La spécialisation n'est pas la seule façon d'arriver à l'art. Il faut attendre le moment où la voix de la musique vous parle». Pour étayer son propos, Nagano ajoute que Karl Böhm était docteur en droit et Ernest Ansermet était médecin.

Cette sur-spécialisation est d'ailleurs un problème de l'enseignement de la musique aux États-Unis selon le jeune chef. On cultive trop exclusivement l'habileté technique, la capacité de solfier sans erreur, le sens du rythme et l'aptitude à faire jouer l'orchestre à pleine force. Mais la musique ce n'est pas ça!

«Un bon musicien doit pouvoir comprendre la diversité des styles», déclare Nagano, «doit savoir comment parler la musique!» Et on a beau passer des heures dans une classe ou avec un instrument, il n'y a pas là de garantie.

Kent Nagano précise toujours qu'il ne peut pas parler pour les autres mais donne des exemples de son propre apprentissage. «J'ai saisi

quelque chose à la musique de Verdi lors de mon premier voyage à Milan, quand un chauffeur de taxi dans une ronde folle dans la ville s'est mis à chanter les chœurs de *Nabucco*».

Pour Nagano, la musique est le fruit d'une culture qu'il faut déchiffrer. «Pour jouer la musique française et en transmettre la beauté et la profondeur, il faut connaître la langue de ces compositeurs. Il est difficile de traduire le souffle des grandes symphonies mahleriennes si on n'a pas respiré l'air des Alpes autrichiennes. L'expérience intense de la nature est une clef presque indispensable aux compositeurs du XIX^e siècle qui ont été tellement inspirés par elle».

Le chef soutient que la musique réside aussi dans les gestes d'un peuple, dans sa cuisine, dans ses danses et que les styles s'apprennent à la fréquentation des cultures. Après ses études dans des universités californiennes et une pratique du piano, de la guitare, du koto et du chant, Kent Nagano devient apprenti au Opera Company of Boston sous Sarah Caldwell. Il retourne en Californie en 1979 comme directeur de la Berkeley Symphony. Intéressé à certains compositeurs contemporains, il présente avec son orchestre une série de concerts consacrés à la

musique d'Olivier Messiaen. «Je comprenais les partitions d'un point de vue technique mais je voulais trouver un spécialiste qui m'aiderait à faire parler la musique du maître. J'ai cherché à travers les États-Unis et le Canada. Finalement j'ai écrit à Messiaen et je lui ai envoyé la bande radio du premier concert de la série. Vous comprendrez mon étonnement quand, quelques semaines plus tard, j'ai reçu trois pages tapées à la machine avec les conseils et les critiques du maître».

Une musique qui parle aux générations futures

Après chaque concert, Nagano écrivait et postait une bande à Messiaen et les réponses devenaient plus courtes. Puis Olivier Messiaen et Yvonne Loriod, sa femme pour laquelle il a écrit son œuvre pour piano, vinrent à Berkeley pour donner *La transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ*. Le concert est une expérience unique pour tous. Messiaen en parle dans ses entretiens avec Claude Samuel. «Quoi de plus émouvant que de voir un orchestre de 100 musiciens aguerris trouver, en présence d'un grand maître, l'émotion et l'enthousiasme qui est le point de départ d'une vie de musicien».

Messiaen invite Nagano à Paris et le jeune chef californien devient presque le «fils adoptif». Nagano ne cache pas son émotion en parlant du «maître», son débit ralentit, son regard se fixe sur ses mains.

Toujours directeur du Berkeley Symphony, Kent Nagano était nommé directeur musical de l'Opéra de Lyon en 1989 et du Hallé Symphony de Manchester en 1992. On l'a vu aux podiums des opéras de Paris, San Francisco, à La Scala, au Los Angeles Music Center Opera. Il est «principal chef invité» au London Symphony et a créé l'opéra de John Adams *The Death of Klinghoffer*. Ses enregistrements de *L'amour des trois oranges* de Prokofiev, de *Salome* de Strauss et de *Dialogues des Carmélites* de Poulenc ont remporté de nombreux prix et récolté des pages de critiques élogieuses.

C'est avec l'opéra de Poulenc que Nagano fait ses débuts au Metropolitan Opera de New York. Les critiques ne tarissent pas de louanges. Le Met donne *Dialogues* en anglais cette année. «Dommage, Poulenc savait si bien marier les mots et la musique».

La taille du Met est-elle un problème pour un chef habitué à des salles plus petites? «J'ai appris au Met que le danger des grandes salles est psychologique; à cause de l'éloignement des spectateurs, des 3800 sièges, on est porté à tout jouer fort, à chanter fort, mais il faut faire confiance aux spectateurs qui viennent à l'opéra pour une expérience à l'échelle humaine. Il faut comprendre que l'oreille s'adapte à tout et il faut préserver toute l'étendue du pianissimo au forte».

Kent Nagano défend la musique contemporaine. «Je cherche chez mes contemporains une musique complète qui me parle comme celles de Mozart ou de Brahms. Je me sens la responsabilité d'aider la musique qui peut parler aux générations futures. Je joue peu de compositeurs d'aujourd'hui mais c'est avec leur musique que se perpétuera la tradition de la musique symphonique et de l'opéra».

DISQUES CLASSIQUES



PHOTO CHRISTIAN STEINER

Vladimir Horowitz

Horowitz, roi et maître du concert

VLADIMIR HOROWITZ

The complete masterworks recordings, 1962-1973. Sony SX13K 53456, boîtier de 9 volumes, 13 DC.

The complete RCA recording. RCA 09026-61655-2, boîtier de 22 DC, aussi disponibles séparément.

Enregistrements de 1930 à 1951. EMI CHS 7 63538-2, coffret de 3 DC.

«Wette-Mignon» 1926, enregistrements sur piano mécanique. Inter-cord INT 860.864.

Enregistrements pour la Deutsche Grammophon: 427 269-2 (coffret de 3 DC), 419 217-2, 419 499-2, 423 287-2, 427 772-2, 435 025-2.

CAROL BERGERON

Ceux qui auront eu la chance de voir le documentaire de Pat Jeffe *Vladimir Horowitz: a reminiscence*, présenté au 12^e Festival international du film sur l'art, auront été frappés par la monumentalité de ce pianiste des pianistes. Or, si cet aspect de son exceptionnel talent de musicien l'installa dans la légende, le disque, infiniment plus que le film, le rendit immortel — de 1928 à 1989 (l'année de sa mort), le microphone capta pour nous des moments de pure magie pianistique.

Cela dit, la discographie d'Horowitz ne se résume pas aux 48 laser dont il est ci-haut fait mention. Il faudrait encore ajouter une douzaine de disques pirates et tenir compte que bientôt, sans doute, l'Université Yale rendra accessibles les documents sonores qui proviennent des archives personnelles du pianiste qui contiennent notamment de nombreux récents donnés entre 1941 et 1950. Et puis, considérant que de 1950 jusqu'à son dernier récital, toutes ses apparitions en public furent officiellement ou officieusement enregistrées, il est fort probable que tôt ou tard surgiront d'autres témoignages de sa phénoménale carrière.

Jusqu'à présent, EMI, RCA et Sony ont publié ce que l'on pourrait considérer comme l'essentiel du catalogue Horowitz officiel. Les mélomanes qui souhaiteraient consulter une discographie détaillée auront avantage à se procurer celle que Jon M. Samuels publia en 1992 dans l'ouvrage biographique de Harold C. Schonberg, *Horowitz, his life and music*, paru en anglais chez Simon and Schuster.

Il ne faudrait pas croire cependant que Horowitz fut comme Glenn Gould un interprète de studio. Au contraire, sur ce point, les deux pianistes se situent pratiquement aux antipodes. Alors que chez Gould la technologie s'intègre à un processus de «recréation-interprétative», chez Horowitz elle n'est autre chose qu'un moyen de mémoriser, de fixer

sur un support le temps présent d'une interprétation musicale — et l'on pourrait ajouter: d'une interprétation musicale dynamisée par la présence d'un auditoire.

Pour l'oreille d'un auditoire

Car Horowitz fut roi et maître de la salle de concert. C'est dans ce lieu que son talent, son génie pianistique s'exprima dans toute sa force. Je dirais même que l'intimité du studio ne pouvait pas le satisfaire, du moins dans la mesure où la virtuosité flamboyante qui caractérise son jeu réclamait un espace nettement plus vaste. Il avait développé une palette de sonorités (couleurs) en fonction de l'acoustique d'une salle, pour l'oreille d'un auditoire et non pour l'écoute discrète et analytique du microphone.

Au disque, certains emportements paraissent excessifs en ce qu'ils tiennent plutôt du bruit, certains contrastes deviennent caricaturaux, certains reliefs frôlent la vulgarité, alors qu'en concert, ces artifices et d'autres encore ajoutaient à la richesse du vocabulaire pianistique et contribuaient à la vitalité du commentaire musical.

Lorsque Gould préconisait une fusion de la technologie et de la musique interprétée, avec les conséquences radicales (certains diront terroristes) dont témoigne magistralement son œuvre discographique, Horowitz a préféré démontrer la logique intrinsèque qui mène tout naturellement cette musique à la salle de concert.

Ainsi la carrière de ces deux musiciens vient-elle prouver que l'interprétation de la musique ne peut se satisfaire du rapport réducteur que, pour des raisons mercantiles, l'industrie du disque et du concert lui a imposé. Indépendants l'un de l'autre, le disque et le concert doivent plutôt rechercher un rapport dynamique avec la musique... ce qui n'interdit pas à l'enregistrement de conserver et de développer sa fonction d'archivage.

Se tromper sur ce point obligerait, par exemple, à restreindre singulièrement le catalogue Horowitz à ces *Sonates* de Scarlatti, *Impromptus* de Schubert, *Mazurkas* de Chopin et autres pièces du genre intimiste qu'il a exécutées en studio, le reste paraissant affaibli par ces distorsions sonores qui viennent précisément du concert. Cela nous priverait alors de l'essentiel du témoignage prodigieux de ce fabuleux pianiste qui puisait à une grande partie de son énergie dans ce rapport tangible qu'il souhaitait établir avec son public.

À l'intention de ceux désireux de découvrir l'univers fascinant de Vladimir Horowitz et qui ne peuvent s'offrir d'un coup tous ses enregistrements disponibles, signalons que les quelques gravures Deutsche Grammophon furent réalisées à partir de 1985, ce qui leur donne l'avantage du «DDD». La collection Sony, qui couvre la période de 1962 à 1973, reprend, à quelques exceptions près, des enregistrements déjà publiés mais qui ont fait l'objet d'une minutieuse restauration des bandes originales — avantage qui console de l'obligation d'acheter tout le boîtier. Les 22 laser de la collection RCA rassemblent des documents aussi anciens que ceux qui furent enregistrés lors de la toute première séance du 26 mars 1928: la *Mazurka* op.30 no.4 de Chopin et la *Serenade for the doll* (3^e pièce du *Children's corner*) de Debussy. Il est toutefois permis de se demander si l'éditeur n'aurait pas pu soumettre certaines bandes à un nettoyage plus rigoureux (je pense notamment au disque Beethoven 60375-2-RG). Le coffret EMI pousse quant à lui dans les enregistrements réalisés à Londres entre 1930 et 1951 (à l'exception d'un *Prélude* de Rachmaninov tiré d'un récital donné à Berlin en 1931) parmi lesquels on retiendra une fabuleuse lecture de la *Sonate* de Liszt.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

LES DIMANCHES STANDARD LIFE

MICHAEL STERN, chef
NELSON GOERNER, piano

Demain, 14h30

BARBER: *Essay No. 1, opus 12*
CHOPIN: *Concerto pour piano no 2*
DVORAK: *Symphonie no 6, opus 60*

Cocorrespondant: Comité des bénévoles de l'OSM

BILLETTS: 9,75\$ 12,25\$ 16,50\$
(taxes et redevance PDA en sus)

50% de réduction
enfants moins de
16 ans



Michael Stern



Nelson Goerner

Symphonia

Le radiothon de l'OSM

au
Complexe Desjardins

18-19-20 mars 1994

Demandez votre catalogue gratuit contenant des centaines de primes originales et participez au tirage d'un système de son, d'un voyage à Londres et d'une Toyota Corolla 1994 en téléphonant au 842-3402.

TOYOTA

Ciel

AIR CANADA
Radisson

Bang & Olufsen

92

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112
et Réseau Admission / 790-1245.

Opéra McGill
Timothy Vernon
directeur artistique



un roman
musical en
quatre actes
de
GUSTAVE
CHARPENTIER

Orchestre
symphonique
de McGill
Timothy Vernon
chef

François Racine
mise en scène
André Barthe
scénographie
Diane Goudée
costumes
Luc Prairie
éclairages

les 16, 17, 18 et 19 mars 1994 à 19 h 30
Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke O.
Métro McGill 15 \$ / 10 \$ (taxes incluses)
Visa / Mastercard 398-4547

Concerts
de musique
de chambre
Allegria

L'Orchestre de
l'Université de Montréal

directeur
artistique
Jean-François Rivest
piano
Vladimir Landsman
Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Bach et Mozart
Jeudi, 17 mars 1994, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

COLEGE
BGAUTOMAT

gentec

Hydro-Québec

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Tommy Flanagan:
le pèlerin de la
transparenceLET'S
Tommy Flanagan
Étiquette EnjaSERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ils étaient quatre. Il sont toujours quatre. Tous de Détroit et tous pianistes. Dans les milieux autorisés du jazz qui sont les milieux les plus posés de tous les milieux qui prétendent faire autorité, on chuchote que ces quatre sont peut-être les artistes ayant versé le jazz dans ce classicisme essentiel à la vie des surlendemain. Il s'appellent Hank Jones, Barry Harris, Roland Hanna, Sir Roland Hanna, et Tommy Flanagan.

C'est Jones, le plus vieux d'entre eux, qui a éclairé la route de l'élégance sonore. Pendant des décennies, Monsieur Jones a peaufiné tous les standards qui lui tombaient sous les doigts pour convaincre les sceptiques blancs que le jazz était autre chose qu'une musique de fond.

Barry Harris, lui, aura été comme il est encore aujourd'hui, l'homme qui aura mis un terme à la convalescence de Bud Powell. Cet homme très affable en ville mais très exigeant sur scène, aura exploré l'œuvre «bi-bop» de Powell dans tous ses atomes avant d'en extraire les beautés les plus singulières, donc les plus éternelles.

Hanna, évidemment, c'est autre chose. Hanna est comme Brahms lorsque Brahms aime s'égayer dans les brasseries de Hambourg. Autrement dit, Hanna parfois s'égare. C'est bizarre, mais le Hanna, lorsqu'il s'égare, prend le chemin de Brahms à contre-pied. Quand il joue du Brahms, ce qui n'est pas si rare, il ne le fait pas dans le but de recevoir l'extrême-onction des académiciens. Mais bien plus pour mettre en relief les notes canailles que cher Brahms puisa dans les bouges de Hambourg.

Jones... Harris... Hanna... reste Tommy Flanagan. Reste celui que Jacques Réda, le poète et patron de la revue NRF, baptisa «le pèlerin de la transparence». Thomas Lee Flanagan, si on permet un petit «je», est celui que je préfère. Parce qu'il joue noir sans gravité. Sans être sombre.

Il a beau être grand, jamais il n'a joué du coudé pour s'imposer. Il a beau être très savant, jamais il n'a cessé de travailler. De chercher à savoir si telle pièce de Duke Ellington ou Thelonious Monk n'aurait pas encore quelque subtil appareil qui aurait été camouflé. Tommy Flanagan est un pianiste délicat. Un instrumentiste ayant de la distinction.

Il y a vingt... Non, trente ans de cela, cet homme né le 16 mars 1930 abandonna Ella Fitzgerald le temps de participer à une session d'enregistrement dirigée par Thad Jones. La session en question parue sous le titre *Detroit Junction* ou *Detroit Connection* sur étiquette Blue Note.

En souvenir du Détroit des années quarante

Auteur-compositeur et arrangeur très prisé, notamment de Count Basie, le trompettiste Thad Jones, frère de Hank et du batteur Elvin, était un ami, un grand copain de Flanagan. Le 4 avril 1993, dans un studio de Copenhague, ce dernier a enfilé les plus beaux morceaux écrits par Thad Jones.

Il a joué en souvenir du Détroit des années 40. Mais également en souvenir des passions que lui et Thad Jones ont partagées avec John Coltrane et Dexter Gordon, Paul Chambers et Hank Mobley, Coleman Hawkins et Miles Davis, Kenny Dorham et Clifford Brown. Tous morts.

Accompagnés par Lewis Nash, batteur exploitant toutes les dynamiques identifiées à son instrument, et de Jesper Lundgaard, contrebassiste expert en calmes déclarations sonores, Tommy Flanagan nous livre aujourd'hui autant de résumés des chapitres de l'histoire du jazz dans lesquels il s'est énormément impliqué. Pour avoir donné beaucoup de lui-même aux uns et aux autres, il sait, il connaît, il est conscient du rôle qu'il doit désormais camper.

Quel rôle? Au fond, c'est tout simple. Flanagan, à l'instar d'ailleurs des autres pianistes mentionnés, est un gage de qualité. L'impression de son nom sur une pochette est une garantie de moments forts. Flanagan, c'est la cote AAA du jazz. Parce que Flanagan, suffit d'écouter cette nouvelle production, c'est LE piano mélodique, plein d'imagination et de puissance.

Écoutez Réda: «Flanagan — tel le bon télégraphiste de western aquel, avec sa grosse moustache et la visière qui lui porte sur certains documents, il ressemble — a fait passer sur son clavier le message de plus d'un découvreur d'or. Mais le filon qu'il a découvert pour son compte, se confond sur les portées de fils ondulantes avec la musique du vent.»

Tout est là. Thomas Lee Flanagan, c'est le vent, le souffle du jazz. Celui de Ellington et Coleman Hawkins, Lester Young et John Coltrane, Bird et Dizzy. C'est ce jazz-là. Et non celui du nivellement par le bas aujourd'hui si dominant.

Flanagan,
c'est la cote
AAA du jazz.

PRO MUSICA

SÉRIE ÉMERAUDE
LE 14 MARS 1994, 20 HEURESLE QUATUOR VERDI
ET MICHEL LETHIEC, CLARINETTE

BEETHOVEN: Quatuor en sol majeur, op. 18, no 2
KODALY: Quatuor no 2, op. 10
WEBER: Quintet en si bémol majeur, op. 34

Conférence pré-concert gratuite, Café de la Place, 18h30.

Information: PRO MUSICA 845-0532

BILLETS: 21 \$, 16 \$ (étudiants 10 \$) taxes incluses (redevance 1,39 \$ en sus)

Théâtre Maisonneuve Place des Arts Réservations téléphoniques: 514 842-2112 Frais de service: Redevance de 1,25 \$ + Taxes sur tout billet de plus de 10 \$

LA VITRINE DU DISQUE

Ma mère m'a dit
Antoine va vendre ta chemise!JUSTE QUELQUES CHANSONS
Antoine
Disques Vogue (BMG)
Importation

Oh yeah! Sa mère lui avait dit Antoine fais-toi couper les cheveux. Il lui avait dit ma mère dans vingt ans si tu veux. C'était à la fin de 1965. Antoine Muraccioli, le centralien à chemise à fleurs, émule hexagonal de Dylan et Donovan, envoyait un gigantesque pied-de-nez à la vieille France et, du même élan dévastateur, au roi Hallyday, qu'il avait eu l'outrecuidance de mettre en cage. «Tout devrait changer tout le temps / Ce serait bien plus amusant / On verrait des avions dans les couloirs du métro / Et Johnny Hallyday en cage à médiano». C'était le pire des camouflets. Un crime de lèse-majesté. Un grand dadaïste chevelu, un hippie déguinguanté qui annonçait le début d'un temps nouveau et signifiait la fin de l'ancien, celui des yéyés et du rock'n'roll de papy Jojo: «Si je porte des chemises à fleurs / C'est que je suis en avance de deux ou trois longueurs / Ce n'est qu'une question de saison / Les vôtres n'ont encore que des boutons».

On ne peut imaginer aujourd'hui le tollé que les fameuses *Elucubrations* d'Antoine déclenchèrent en France. Dans les récitals de Hallyday, les fans d'Antoine se pointaient, provocateurs, affublés de perruques. Simultanément, les inconditionnels de Johnny semaient la pagaille dans les shows d'Antoine, arborant fièrement leurs couleurs et leurs cuirs. Réac comme pas un, Hallyday lui-même avait répondu du tac au tac en chanson (et en plagiant sans vergogne un air peu connu du Flamand Ferré Grignard, *My Crucified Jesus*), avec le très agressif *Cheveux longs, idées courtes*: «Si Monsieur Kennedy aujourd'hui revenait / Ou si Gandhi soudain resuscitait / Ils seraient étonnés quand on leur apprendrait / Que pour changer le monde il suffit de chanter / Da da dam dam / Et surtout avant tout d'avoir les cheveux longs...». Jusqu'à la petite France Gall qui avait cru bon d'ajouter ses deux sous au débat: «A coups d'harmonicas, de guitares sous le bras / Ils se dévorent comme des lions / Et tout ça à cause de cheveux longs» (*La Guerre des chansons*). Un an plus tard, ironiquement, Johnny Hallyday avait les cheveux plus longs qu'Antoine et chantait la version française de *San Francisco* (*Be Sure To Wear Some Flowers In Your Hair*). Point d'orgue à l'histoire, en 1987, lors d'une vente aux enchères à Paris, la chemise à fleurs d'Antoine fut adjugée à 45 000 francs.

Cela dit, la courte carrière musicale d'Antoine, incurable hippie qui clapote aujourd'hui d'atoll du Pacifique en îlot des Caraïbes avec femme, enfant, ordinateur portable et caméra vidéo, ne se résume pas aux *Elucubrations*. Les gens de chez Vogue ont retracé les allées et venues de l'ami Tonio jusqu'à la fin de 1968, et glané au passage de quoi remplir aisément deux compacts, d'où cette remarquable compilation, qui a l'avantage de détourner l'attention des *Elucubrations* au profit de chansons méconnues, notamment d'une très jolie ballade psychédélique, *Juste quelques flocons qui tombent*, livrée en quatre versions, toutes délicieusement naïves: l'origina-

le en studio, la même en spectacle à l'Olympia, ainsi que les adaptations anglaise (*Where Did Everyone Go To*) et portugaise (*Caem Alguns Flocos De Neve*).

Antoine ne chantait pas toujours très juste et ne savait pas très bien accorder le mi aigu de sa Gibson acoustique, mais il était au moins aussi sympathique et attachant que Gaston Lagaffe, et c'est avec ravissement que l'on vagabonde en sa compagnie, découvrant ou redécouvrant l'Antoine beatnik de *L'Autoroute européenne No 4*, le contestataire de *La Guerre* et *Pourquoi ces canons*, le rocqueur de garage qui baragouinait ses *Contre-élucubrations* problématiques avec les Problèmes (les futurs Charlots), jusqu'à l'Antoine halluciné d'*Un éléphant me regarde*. En trente-huit titres, le tour du globe antioinien est passablement complet: il ne manque que l'irrésistible *Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi?* et quelques pages de plus au chétif livret. Et dites vous que je n'en parle pas pour me faire remarquer, mais parce que je trouve ça beau et parce que ça me plaît!

Oh yeah!

ALL MEN ARE BROTHERS:
A TRIBUTE TO CURTIS MAYFIELD
Artistes divers
Warner

Déjà vu? Souvenez-vous, c'était il y a six mois. On vous avait montré aux nues un album-hommage plein de bonne musique et de bonne volonté, né de la vaillante initiative des fans de rythm'n'blues qui mènent la compagnie indépendante Shanachie. Cela s'appelait *People Get Ready: A Tribute To Curtis Mayfield*, et l'album rassemblait autour du guitariste légendaire Steve

«The Colonel» Cropper quelques amis bien intentionnés, dont Huey Lewis, Kim Wilson (l'ex-chanteur des Fabulous Thunderbirds), deux joueurs de Living Colour, ainsi que les soulmen Don Covay et Jerry Butler. Sans prétention, enregistré à peu de frais, l'entreprise respirait l'honnêteté d'intention, et l'album résultant s'écoulait d'une traite. Il s'agissait de payer les frais d'hôpital de Curtis Mayfield, paralysé des pieds à la tête depuis qu'un échafaudage s'est effondré sur lui lors d'un spectacle en 1990, et un joyeux soul-party en son honneur était encore la meilleure façon de lui venir en aide.

Voilà que paraît, six mois plus tard, *All Men Are Brothers: A Tribute To Curtis Mayfield*. Même idée, même cause louable. Mais cette fois, on a déployé la grosse artillerie. Au tour des mega-stars d'accourir au chevet de Mayfield: Phil Collins, Rod Stewart, Whitney Houston, Eric Clapton, Steve Winwood, Aretha Franklin, B.B. King, Stevie Wonder, Elton John, Lenny Kravitz, Gladys Knight, etc. Jusqu'au vieux groupe de Mayfield, les légendaires Impressions, qui reprend du service. Mayfield lui-même (qui n'a pas moins de soul parce que son corps ne répond plus) a contribué à l'éclatant album.

Mais tout ce qui brille, faut-il rappeler l'adage, n'est pas or. C'est un peu comme le *We Are The World* du collectif toutes-étoiles USA For Africa, qui était arrivé en 1984 sur les talons de l'effort conjugué de Bob Geldof et ses amis britanniques paru à Noël 83, l'excellent *Do They Know It's Christmas?* Du premier au second, il y avait eu récupération, surenchère et dévaluation. L'industrie s'était emparée avec rapacité d'une sacrée bonne idée et en avait fait du showbiz. Le même phénomène est survenu ici, où l'on a droit à un véritable recyclage de luxe qui sent bien plus la capitalisation que l'altruisme. Ce qui ne veut pas dire que l'album est négligeable. *All Men Are Brothers* est parsemé de performances exemplaires.

Ainsi, on est tout à fait content de retrouver Steve Winwood dans son élément de base, le rythm'n'blues, et sa version d'*It's All Right* (sur laquelle joue et chante son ex-compagne de Traffic, Jim Capaldi), minimale et quasi-improvisée, est un morceau d'anthologie. B.B. King ne saurait décevoir, et il s'approprie le *Woman's Got Soul* de Mayfield avec verve et souplesse. Clapton rend le classique *You Must Believe Me* avec tact et chaleur, et le baigne de splendides harmonies.

Mais la plupart des participants en font trop du pas assez. Aretha, Whitney, Gladys, Elton et Steve ont perdu depuis des lustres le sens de la mesure et diluent le répertoire de Mayfield dans une mer d'arrangements tellement riches qu'une Gravel ou deux seraient bienvenues, merci. Springsteen et Kravitz, trop impressionnés, ne livrent que des copies conformes des versions originales de *Billy Jack* et *Gypsy Woman*. Si ce n'était de Mayfield, auquel les ventes d'un album aussi largement médiatisé ne pourraient faire de tort, on vous conseillerait de passer outre. Et de dénicher le premier *Tribute to Mayfield* pour le mérite et pour le principe.

Sylvain Cormier

CHAUD EN VILLE

SUPER BLUES JAM SESSION

CAPITAINE NO ET INVITÉS

C'est un sacré frondeur, le Cap. Même le grand cric n'arriverait pas à croquer ce lascar-là, tellement il a la couenne dure. Le succès relatif de ses jams sessions au St-Louis Blues ne l'a pas débouté: au contraire, il les a enregistré, en a choisi les meilleurs, et en a distillé un album intitulé *Montréal Blues Jam Vol. 1*. Et voilà qu'il profite du lancement de l'objet pour jamber de plus belle, avec tous ses matelots réunis, le temps d'un *Super Blues Jam Session*, qu'il aimerait annuler, lundi au Club Soda, peu après 20h.

COCTEAU TWINS

Trio originaire de Grangemouth, Écosse, champion depuis 1984 (déjà) d'un rock inclassable, planant, atmosphérique et néo-classique, à la rencontre de Pink Floyd et Chopin, le guitariste Robin Guthrie, la chanteuse katebushienne Liz Fraser et le bassiste Simon Raymonde sont de la visite rare, et l'occasion de les voir en spectacle, entraînée par la sortie de leur nouvel album, *Four Calendar Café*, ne doit pas être sous-estimée. Au Métropolis, lundi 14 mars à 20h30. En ouverture: The Veldt.

FRANCINE RAYMOND

Ce show-là, j'en piaffe, tellement je voudrais y être tout de suite, et Francine Raymond aussi. Toutes ces chansons que je n'arrive pas à me sortir du corps. Pense à moi. Pour te revoir, Y'a les mots, ces numéros un de palmarès que le succès n'a pas réussi à dévaluer, je veux savoir ce qu'elle en fera en spectacle, avec ses musiciens, avec son bagage de milliers de shows de clubs en bandoulière, avec le bison ardent qu'elle avait dans les yeux quand elle m'en parlait la semaine dernière en entrevue. Si le Spectrum

flambe les 16, 18 et 19 mars à 20h, c'est parce que la mèche brûle déjà.

THE POGUES

L'orchestre irlandais a également dix ans cette année, et sa légende est tenace. Soul gaélique, punk, folklore et cirrhose du foie sont les mamelles de l'irréductible octet qui ne s'appelle pas The Pogues (raccourci d'une grivoiserie irlandaise, «pogue mahone» signifiant «embrasse mon c...») pour des prunes. Encore au Métropolis, mardi 15 mars à 20h30.

Sylvain Cormier

Après la tournée
du Québec

3 représentations
exceptionnelles
avant la pause...
14-15-16 avril.

DE RETOUR
APRÈS LA
MÉMO PAUSEClémence: une forme à faire rougir d'envie
Manon Guilbert - Journal de MontréalUn spectacle tendre, drôle, où Clémence est au top de la forme.
Jocelyne Lepage - La PresseSon meilleur spectacle depuis qu'on la connaît.
Marie-France Bazzo - Radio-CanadaLe spectacle a passé bien vite. N'hésitez surtout pas et offrez-vous «De retour après la (mémo)pause»
Marie Delagrave - Le Soleil de QuébecOn a la rate dilatée, mais en plus avec le goût de réfléchir ou de s'attendrir. Une grande Clémence.
Rachel Lussier - La TribuneServices disponibles
pour malentendants

MONUMENT-NATIONAL

TICKETS: 871-2222

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

ESPACE TANGENTE: 840, Cherrier (525-1500 ou 525-5584) — Spectacles à 20 h 30, sauf le dimanche à 19 h 30. Du 10 au 13 mars, Tammy Forsythe dans la série «Le Corps politique». — Le 13 mars, série «L'Instant de l'instinct».

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700, St-Dominique, (843-7738) — Danse Tassy Teakman présente la nouvelle création «Déluge» du 2 au 13 mars à 20 h 30. Relâche le 8 mars.



LE CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN: 5170, chemin de la Côte-St-Catherine (739-7944 ou 790-1245) — Présentation de «Brilliant Traces/Traces d'Étoiles», un drame psychologique produit par le théâtre de Quat'Sous, en anglais du 24 fév. au 17 mars, en français du 19 au 24 mars. Du mardi au jeudi 20 h; le samedi à 20 h; le dimanche à 19 h.

CHAPLAIN DU FOYER DES ARTS, DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE: 150, Grant et St-Charles, Longueuil (442-3851) — Le Carré-Théâtre présente «Le temps d'une parade» de Jean-François Caron, du 18 au 19 mars à 16 h.

L'ESPACE GO: 5066, Clark (271-5381) — Du 22 fév. au 20 mars, le P&P2 présente «L'apprentissage des marais» de et avec René Richard Cyr et Alexis Marquis.

ESPACE LIBRE: 1945, Fullum (521-4191) — Omnibus présente «Le Précepteur» de Michael Mackenzie, du 22 mars au 16 avril à 20 h (relâche dimanche et lundi).

LA MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550, Ontario Est (598-5810) — Le Théâtre populaire du Québec présente, en coproduction avec le Théâtre du Double Signe, «Houdini» de Patrick Quintal du 16 au 20 mars.

LA MAISON THÉÂTRE: 255, Ontario Est (288-7211) — La Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, dans le cadre de sa série enfance destinée aux 6-12 ans, présente la 20e création du Théâtre de Carton «Seuls» les samedis et dimanches 12, 13 mars à 15 h. Du 16 mars au 3 avril, la Maison Théâtre présente la plus récente production du Théâtre de l'oeil «Qui a peur de Loulou?» Les sam. et dim 19, 20, 26, 27 mars et 2, 3 avril à 15 h. Supplémentaire le 27 mars à 13 h 30.

MONUMENT NATIONAL: 1182, St-Laurent (871-2224 ou 790-1245) — Les finissants des sections françaises de l'École nationale de théâtre présentent «Les possédés» d'Albert Camus, m.s.s. André Brassard. Au Théâtre du Maurier, du 7 au 12 mars à 19 h 30. Du 17 mars au 9 avril, le Théâtre 1774 présente en anglais, avec des passages en français, «Miss Julie» de Strindberg. Du mer. au sam. à 20 h 30. Matinées à 17 h les sam. 26 mars, 2 et 9 avril.

LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE: Salle Fred-Barry 4353, Ste-Catherine Est, Montréal (253-8974) — Jusqu'au 12 mars, «Le ciel vous baise et moi aussi», de J.-F. Messier. — Du 17 mars au 16 avril, Trans-Théâtre présente «Prise de sang à Hochelaga-Maisonneuve» de Michel Morin. — Salle Denise-Pelletier, du 17 au 26 mars à 20 h, dans le cadre de la série Scène Intime, Ma Chère Pauline présente «L'Ombre de toi» de Sylvie Provost.

SALLE OCTAVE-CRÉMAZIE DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: (1-418-643-8131) — Le Théâtre du Trident présente, du 1er au 26 mars, du mardi au samedi à 20 h, «La mémoire de Rhéa» de Anne Legault.

THÉÂTRE BISCUIT: 221, St-Paul Ouest, Vieux-Montréal (845-7306) — Spectacle de marionnettes, danse, mime, chanson «Opéra fou» du 5 mars au 5 juin, les samedis et dimanches à 15 h.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 3900, St-Denis (282-3900) — Du 4 au 27 mars, «La reprise» de Claude Gauvreau, m.s.s. Michèle Magny.

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE LA LICORNE: 4559, Papineau (523-2246) — «Jeux de patience Premier soufflé» de Abia Farhoud, du 1er au 12 mars, du mardi au samedi à 20 h.

THÉÂTRE DE L'ESQUISSE: 1650, Marie-Anne Est (527-5197) — Dans la série Contes du monde entier, un conteur entraîne grands et petits dans l'univers fascinant de «Contes des métiers» le 13 mars à 13 h 30. — Le 20 mars à 13 h 30, Sylvie Belleau dit «Contes pour le printemps».

THÉÂTRE DE LA VILLE: 180, de Gentilly Est, Longueuil (670-1616 ou 790-1245) — Pièce de théâtre pour les 7-12 ans «Hippopotamie» le dimanche 20 mars à 14 h.

THÉÂTRE DU CAFÉ DE LA PLACE: (842-2112) — Du 16 fév. au 26 mars, «Le silence de Molière» de Giovanni Macchia, mar. mer. jeu. ven. à 20 h, sam. à 16 h 30 et 21 h.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84, Ste-Catherine Ouest (866-8667) — Du 1er au 26 mars, du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 16 h et 21 h, «Andromaque» de Jean Racine.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 355, Gifford (844-1793) — Du 8 mars au 2 avril, création de la récente pièce de Michel Garneau «Héliotropes», du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 16 h et 21 h, le dimanche à 15 h.

THÉÂTRE PÉRISCOPE: 939, ave. de Salaberry, Québec (418-529-2183) — Le Théâtre de la Commune présente «Albertine en 5 temps» de Michel Tremblay, du 22 fév. au 19 mars à 20 h. — Du 22 mars au 9 avril à 20 h, le Théâtre de l'Aubergine présente une création pour adultes «Fraction humaine» de Pierre Pivin.

ARTS VISUELS



ATELIERS GALERIES

LA CENTRALE: 279, Sherbrooke Ouest, 311-D, (844-3489) — Les 17 et 19 mars à 20 h, performances de R. Echenberg, Vida Simon (le 17), et de Laura Borealis, The Oniric Girls (le 19).

CENTRE COMMUNAUTAIRE ELGAR: 260, Elgar, Île des Soeurs (765-7170) — Du 23 mars au 15 avril, exposition (techniques mixtes) des oeuvres de Monique Bastien.

CENTRE CULTUREL STRATHEARN: 3680, Jeanne-Mance (872-9808) — Jusqu'au 3 avril, Marie-Andrée Wallot vous invite à voir l'installation l'APPÂT présentée dans le cadre de l'exposition «Et les villes s'éclabousseraient de bleu» organisée par l'Association Québec Communauté française de Belgique et le Centre interculturel Strathearn.

CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM: 200, Sherbrooke Ouest — Du 17 mars au 10 avril, exposition de photographies d'architecture et de décor intérieur à Bruxelles. — Le 7 avril à 18 h 30, conférence publique au Centre canadien d'architecture.

CIRCA: Centre d'exposition art céramique contemporain, 372, Ste-Catherine Ouest, suite 144 (393-8248) — Jusqu'au 9 avril, du mercredi au samedi, de 12 h à 17 h 30, «Transparence» de David Moore.

DARE-DARE: 279, Sherbrooke Ouest (844-8327) — Du 12 mars au 3 avril, exposition «Signifiant/Insignifiant» de Vera Greenwood.

ENGRAMME AU THÉÂTRE PÉRISCOPE: 263, St-Vallier Est, Québec (418-529-0972) — Du 22 fév. au 19 mars, exposition en duo de Denise Blackburn et Lucienne Cornet. — Du 3 au 24 mars, exposition collective «La différence» regroupant les oeuvres de six artistes oeuvrant à l'atelier Les Mille Feuilles de Rouyn-Noranda.

GALERIE D'ART DE L'ÎLE-DES-MOULINS DE TERREBONNE: (471-0619) — Du 5 au 27 mars, «Exposition fruitée», production de Danielle Lanteigne.

LA GALERIE D'ART-VENTE ET LOCATION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS présente l'exposition «Photographies» du 1er au 20 mars. Renseignements: 285-1611.

GALERIE D'ART LIONEL-GROULX: 100, Duquet, Ste-Thérèse (434-7648) — Du 27 fév. au 24 mars, oeuvres sur papier photographique de Francine Desmeules.

GALERIE DE L'UQAM: 1400, Berri, salle J-R120 (987-8421) — Du 1er mars au 2 avril, exposition de Francine Savard «Chant du texte et champ du

GALERIE GRAFF: 963, Rachel Est (526-2616) — Du 1er mars au 2 avril, «Imprimatur», exposition d'estampes contemporaines de 102 oeuvres récentes par 42 artistes du Canada, d'Europe, des États-Unis.

GALERIE HORACE: 74, Albert, Sherbrooke (819-821-2326) — Du 4 au 27 mars, salle 1: François Myre, sculpture. — Du 4 au 27 mars, salle 2: Olaf Hanel, relief/peinture, objet/sculpture.

GALERIE IMAGE PAR IMAGE: Complexe du canal Lachine, 4710, St-Ambroise, salle 224A, Montréal (276-1751) — La Galerie fête le mois de l'animation en présentant les oeuvres de cinq cinéastes d'animation du 4 au 27 mars.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434, Sherbrooke Ouest (849-3637) — Oeuvres de Fortin, Leduc, Dallaire, Rochon, Perreault, Durocher, Lacasse, Mendell, Levy, etc.

GALERIE LINDA VERGE: 1049, ave. des Érables, Québec (418-525-8393) — Du 13 mars au 8 avril, exposition des oeuvres récentes de Joseph-Richard Veilleux «In Arcadia Ego».

GALERIE MAZARINE: 1448, Sherbrooke Ouest (982-6566) — Du 11 au 31 mars, exposition solo des huiles et aquarelles de Wen Hua Xu.

GALERIE MONTCALM: 25, Laurier, Hull (819-595-7171) — Du 3 mars au 10 avril, exposition de groupe de 35 artistes chinois «La peinture à la laque en Chine» présentée en collaboration avec la République populaire de Chine.

GALERIE OPTICA: 3981, St-Laurent, espace 501 (287-1574) — Du 17 fév. au 19 mars, oeuvres récentes de Robert McFadden, Joanna Kotkowska.

LA GALERIE PARASITE: 372, Ste-Catherine Ouest, espace 508, (526-6656) — Du 16 au 26 mars, exposition multimédia ayant pour sujet la mémoire génétique traitée grâce aux techniques mixtes.

GALERIE SÉKAT & CIE: 4281, Notre-Dame Ouest, (939-0561) — Oeuvres récentes de Chris Healey, du 5 au 26 mars: art post-classique.

GALERIE TROIS POINTS: 307, Ste-Catherine Ouest, suite 555 (845-5555) — Du 2 au 26 mars, Salle I: Richard Mill, peintures récentes; Salle II, Marc Garneau, oeuvres sur bois.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897, boul. Dagenais, Laval (628-8684) — Du 7 mars au 17 avril, exposition/échange, une sélection d'oeuvres en provenance du centre d'artistes Horace de Sherbrooke.

GALERIE YVES-LEROUX: 5505, boul. St-Laurent, suite 4136, Montréal (495-1860) — Exposition de Louise Paillet «Corps étrangers» du 8 fév. au 19 mars, du mardi au samedi, de 12 h à 18 h.

GESU (Centre de créativité): 1200, de Bleury (861-4378) — Jusqu'au 17 mars, Yvon Guérin, artiste-peintre; jusqu'au 18 mars, Lucie Lapierre, marbreuse. — Jusqu'au 20 mars, exposition de l'artiste-peintre Frances Foster.

LA GALERIE GRAPHIQUE: 9, St-Paul Ouest (844-3438) — Du 1er au 31 mars, oeuvres originales sur papier: eaux-fortes de Victoria Edgar et intaglio de Richard Lacroix.

MIREILLE BRISETT ART-ARTISTES: 1640, Sherbrooke Ouest (937-1761) — Du 3 au 20 mars, exposition des oeuvres de Nasko Pelev.

OBORO: 4001, Berri, #301 (844-3250) — Jusqu'au 2 avril, exposition des sculptures de David McFarlane.

OBSERVATOIRE 4: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 426 (866-5320) — Du 5 mars au 2 avril, exposition «Ordnation» de Roman Varela.

OCCURRENCE: 911, Jean-Talon Est, bureau 039 (495-3353) — Installation «Le dernier asile» de Pierre Charbonneau du 2 mars au 3 avril.

MUSÉES

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Jusqu'au 1er mai «Les jouets et la tradition moderniste». — Du 2 mars au 29 mai, «Cités de l'architecture fictive: oeuvres de Peter Eisenman, 1978-1988». — Visites commentées du bâtiment en français: merc. et dim. à 13 h.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335, place d'Youville (872-3207) — La culture amérindienne vue par Georges Sioui.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185, ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6232) — Expositions: jusqu'au 27 mars: Claude Hamelin et jusqu'au 24 avril: Attila Richard Lukacs et Robert Doisneau. — Vidéos sur l'art du mar. au dim., 11 h à 30, 13 h, 14 h 30, 16 h — La Collection: second tableau en permanence.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145, Wilfrid-Corbell, Joliette (756-0311 ou 756-6511) — Jusqu'au 17 avril, expositions: «Perspectives Peintures 1985-1993» de Marc Garneau; «Affinités intensives» de Danielle Binet et Suzanne Joly (photographie et installation vidéo); «L'estampe, un art à découvrir» — oeuvres de la collection.

MUSÉE D'ART DE SAINT-LAURENT: 615, boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Du 24 fév. au 27 mars, peintures de Suzanne Levasseur.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS: Château Dufresne, Pie IX et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — Des le 4 fév., «Collection pour l'an 2000», design japonais, plastiques, oeuvres inspirées de la nature, créations en verre par des artistes canadiens.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379, ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pav. Desmarais: Duane Hanson du 3 fév. au 1er mai. — Du 3 mars au 1er mai, Annie Leibovitz Photographies 1970-1990. — Du 3 mars au 29 mai, Flora Photographica: la fleur dans la photographie de 1836 à nos jours. — Jusqu'au 18 sept.: «Toucher du bois» et «Points de vue des étudiants du Musée». — Visites commentées.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA: 380, promenade Sussex, Ottawa (613-990-1935) — Jusqu'au 1er mai 1994, «Cartographies»: oeuvres de quatorze artistes originaires de sept pays d'Amérique latine.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull (819-776-7000) — Du 1er au 20 mars Visions du futur: Festival de films d'animation. — Robert Davidson, l'Aigle de l'aurore, du 14 déc. au 11 sept. — Rétrospective des oeuvres d'Alex Janvier jusqu'au 17 avril. — À compter du 10 fév., exposition «Plumes et pacotilles» sur les symboles de l'indianité. — Du 12 fév. au 1er mai, au Musée des enfants du Musée, exposition «Le cirque de cerceaux» pour les enfants de 3 à 12 ans... et leurs parents. — À compter du 12 mars, exposition XWE ALM NEWX - Salish de la Côte, Premières Nations de la c'p't'm'w méridionale de Colombie-Britannique.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Expositions permanentes: Mémoires, Objets de civilisation, La barque, Messages.

MUSÉE McCORD: 690, Sherbrooke Ouest (398-7100) — Musée d'histoire canadienne. — Jusqu'au 15 mai, «Sur les lieux de l'histoire» de Henry Bunnett. — Jusqu'au 15 mars, dans la salle des Premières Nations du Canada: «Un village nommé Hochelaga» et «Vies et toponymes du Nunavik». — Jusqu'au 5 avril, «Un beau geste», soit les nouvelles acquisitions, deuxième partie. — Du 12 fév. au 1er mai, «L'art du savoir-vivre: les règles vestimentaires au XIXe siècle». — Jusqu'au 5 avril, «1900: le Québec à un tournant». — Jusqu'au 10 juillet, «Les 100 ans de l'Association culturelle des femmes de Montréal».

NOS CHOIX À LA TÉLÉ CE WEEK-END

• SAMEDI •

• ROBOPOP •

Lancement d'une nouvelle série canadienne de science-fiction. Un androïde est programmé pour lutter contre le crime. Les fans de *Star Trek* n'ont qu'à bien se tenir!

CTV, 19h

• LA PETITE VIE •

Si vous aimez l'humour de Claude Meunier, ne manquez pas cet épisode. Dominique Michel y joue le rôle de la maman de popa. Elle débarque à l'improviste pour s'installer avec son fils. Surprise!

Radio-Canada, 19h

• BATMAN •

Avec Michael Keaton, Kim Basinger et Jack Nicholson. Un justicier mystérieux entre en lutte contre des criminels. Pour les décos. Et Jack Nicholson.

TVA, 20h 30

• TERMS OF ENDEARMENT •

Les relations d'une veuve avec sa fille. Jack Nicholson, Shirley MacLaine et Debra Winger y sont excellents. Sortez vos mouchoirs!

PBS-33, 21h

• PELLE LE CONQUÉRANT •

Le Danois Billy August nous offre un très beau film en 1987. Il raconte l'arrivée au Danemark, au début du siècle, d'un ouvrier suédois. La vie rurale de l'époque y est admirablement peinte. Palme d'or à Cannes.

Radio-Québec, 23h

• NOT WITHOUT MY DAUGHTER •

Drame américain tourné en 1990. D'après le livre et d'après une expérience vécue. L'épouse et la fille d'un médecin musulman installé aux États-Unis sont retenues contre leur gré en Iran. Le film ne fait pas dans la subtilité.

CTV, minuit

• DIMANCHE •

• DROIT DE REGARD •

Anne-Marie Dussault reçoit le ministre des Finances, M. André Bourbeau, qui s'est récemment mis les pieds dans les plats, relativement au déficit.

Radio-Québec, 18h 30

• JUSTE POUR RIRE •

Les meilleurs moments du 11e Festival Juste pour rire. Normand Brathwaite, encore lui, anime.

Radio-Canada, 19h

• LES MARCHANDS DU SILENCE •

Le fils d'une Québécoise installée depuis peu au Brésil disparaît. Commence alors une course folle dans les rues de Rio et dans les dédales du système de justice de ce pays.

Radio-Canada, 20h

• LE GALA MÉTROSTAR •

Rémy Girard anime. Seize trophées seront remis aux vedettes du petit écran.

En direct du Théâtre Maison-neuve.

TVA, 20h

• LA DOUBLE VIE DE VÉRONIQUE •

Kieslowski signe ici un très beau film sur l'étrange ressemblance qui unit deux jeunes musiciennes.

Radio-Québec, 21h

• DEAD AGAIN •

Kenneth Branagh réalise. Et joue, aux côtés de son épouse dans la vraie vie, Emma Thompson (*Remains of the Day*). Un détective enquête sur le passé mystérieux d'une jeune femme frappée d'amnésie.

NBC, 21h

• JAMAIS SANS MON LIVRE •

Les auteurs Patrick Grainville, Jean Vautrin et Alfredo Bryce Echenique sont invités.

TV5, 21h

Paule des Rivières

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	4	Le Téléjournal	Raison passion	Aventures de Tintin	La petite vie	Hockey: Philadelphie vs Montréal				Le Téléjournal	23h20 / Cinéma: Alisée—Can. 91	Avec Jacques Godin et E. Zylberstein	
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. réseau	Cinéma: L'été de mes 11 ans—Am. 91			Cinéma: Batman—Am. 89					Le TVA, éd. réseau	Cinéma: Rambo III	
TQS	35	5	5	Sports plus magazine	Les Simpson	Cinéma: Crocodile Dundee—Aust. 86	Avec Paul Hogan et Linda Kozlowski		Cinéma: Crocodile Dundee II—Aust. 88	Avec Paul Hogan et Linda Kozlowski			Le Grand Journal	Sports plus	
RC	17	8	8	Trésors des Andes	3 gars, 1 samedi soir	Avec un grand A: Dan. 87—Avec Pelle Hvenegaard		Parler pour parler					Cinéma: Pelle le conquérant	Dan. 87—Avec Pelle Hvenegaard	
TV5	15	15	15	Francofolies de Montréal	Rédacteurs en chef	Journal de TF1	Vision 5	Frou-Frou	Sacrée soirée: Spécial humour		Des trains pas comme les autres		Kaléidoscope	Journal télé-suisse	
CBC	6	13	13	News	Hockey World	Star Trek: The Next Generation	Beverly Hills, 90210	Counterstrike		The Commish		News, Lottery		Cinéma 12	
CBS	3	3	3	News	News	Entertainment Tonight	Dr. Quinn, Medicine Woman	The Road Home	Walker, Texas Ranger		News	Designing Women	The Golden Girls		
NBC	5	16	16	News	News	Jeopardy!	Wheel of Fortune	Star Trek: Deep Space Nine	Empty Nest	Nurses	Winnipeg Road	News	Saturday Night Live		
ABC	22	22	22	News	Siskel & Ebert	Star Trek: The Next Generation	Cinéma: The Whereabouts of Jenny—Am. 90	Avec Ed O'Neill et Cassidy Friel		The Commish		Baywatch		Acapulco H.E.A.T.	
PBS	57	27	14	Art Linkletter on Positive (17h55)	The Editors	McLaughlin Group	Red Dwarf							Cinéma (23h50)	
PBS	33	14	27	Cinéma (16h)	Cinéma: King Creole—Am. 58	Avec Elvis Presley et Dolores Hart			Cinéma: Terms of Endearment—Am. 83	Avec Debra Winger et Shirley MacLaine				Cinéma: Excalibur	
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Musique vidéo (14h)	Perfecto	Fax	ConcertPlus: Rock Stories: The Yardbirds		Musique vidéo						
MUCH MUSIC	26			R.S.V.P.	Mike & Mike	Sex Pistols: P.I.L.	X Tendax		Start Me Up						

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	2
--------	----	----	-------	-------	-------	-------	---

LES ARTS

ARTS VISUELS

Comment se portent les galeries?

MONA HAKIM

Quoi de neuf aux cimaises des galeries nichées dans l'ouest de la ville? Et comment va l'humeur des propriétaires des lieux, ceux-là mêmes qui jadis se frottaient allègrement les mains à chaque fin de mois. Aujourd'hui, le couperet ne les a pas non plus épargnés. Pourtant la sélection des œuvres, elle, n'a pas failli à la règle: il y en a toujours pour tous les goûts.

KEVIN SONMOR
Waddington & Gorce
2155, rue Mackay
Jusqu'au 26 mars

Waddington & Gorce, qui en est à sa 10^{ème} année d'existence, représente une liste longue comme ça d'artistes canadiens reconnus. Parmi eux, les Molinari, McEwen, Comtois, Letendre remportent à coup sûr un vif succès auprès du public. Or Gérard Gorce ne cache pas que les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient. «Depuis 4 ans le taux de fréquentation a nettement diminué et le marché n'est jamais descendu si bas». Pas question de se laisser abattre toutefois. «La situation devra forcément s'améliorer», présume-t-il.

Portant toujours un œil bien aigu sur le travail de jeunes artistes prometteurs, Gorce a su une fois de plus viser juste avec Kevin Sonmor, Montréalais originaire de Calgary,



Site Setting, une huile sur canevas de Kevin Sonmor, chez Waddington & Gorce.

dont les immenses tableaux épiques accrochés en ce moment aux murs de la galerie sont tout simplement renversants. Mélange de scènes de chasse et de paysages en ruine, les images glissent dans un certain romantisme tragique et rappellent à certains égards la nature morte hollandaise. Les tons caramels dégoulinent à travers une peinture dense, riche, attirante certes, mais très perturbante. Les tableaux de Sonmor,

qui n'étaient pas passés inaperçus chez Skol en 1991 et récemment à Langage Plus, Alma, visitent ici une toute nouvelle clientèle. Attention c'est très chaud.

LOUISE PRESCOTT/FRANCINE SIMONIN
Galerie Elca London
1616, rue Sherbrooke ouest

Chez Elca London, mai et juin seront consacrés aux solos de

d'encans. «Les corporations n'achètent plus de nous, signale-t-il. Et comment voulez-vous que les acheteurs connaissent la valeur réelle des œuvres s'ils les acquièrent toujours à un prix moindre». Mais ici non plus on ne veut pas lâcher prise. «Heureusement nous avons un bail à long terme, ça aide. Et puis j'ai été élevé dans l'art et dans la vente, c'est tout ce que je sais faire, alors...»

LOUISE PRESCOTT
et Francine Simonin.
Pour l'heure, on en profite pour faire circuler les œuvres des artistes de la galerie, dont entre autres les Lili Richard, Laurent Bouchard, Michèle Drouin, et faire respirer dans la grande salle la volumineuse collection de sculptures inuit (qui, soit dit en passant, représente 95% des ventes de la galerie).

«Bien sûr que le chiffre d'affaire a baissé», confie Mark London. A l'instar de Gérard Gorce, celui-ci déplore le trop grand nombre de salles de vente et d'encans. «Les corporations n'achètent plus de nous, signale-t-il. Et comment voulez-vous que les acheteurs connaissent la valeur réelle des œuvres s'ils les acquièrent toujours à un prix moindre». Mais ici non plus on ne veut pas lâcher prise. «Heureusement nous avons un bail à long terme, ça aide. Et puis j'ai été élevé dans l'art et dans la vente, c'est tout ce que je sais faire, alors...»

NASKO PELEV
Galerie Mireille Brisset
1640, rue Sherbrooke ouest
Jusqu'au 20 mars

Dans le contexte actuel, ouvrir une galerie d'art relève presque du masochisme. D'une témérité à toute épreuve, Mireille Brisset, qui a vécu quinze ans au Mexique, fait fi des détracteurs et s'active depuis trois mois à peine dans un splendide local de la rue Sherbrooke. «Je me débrouille comme je peux», déclare-t-elle. Je réussis à faire certains arrangements, j'essaie de trouver une formule qui puisse rendre l'art accessible. Une chose est certaine, il faut que les galeries s'entraident, travaillent en équipe.

Pour ce qui est de la sélection des artistes, Mireille Brisset ne veut pas être associée à un style particulier. De toute façon, entre Marius Dubois, Pierre Lussier, Christiane Chabot et Louise Latraverse, bien malin celui qui trouvera le fil conducteur. Le choix va dans tous les sens, (malgré un penchant certain pour une figuration hyper-exploité) et aurait sûrement besoin d'un resserrement. Le temps devrait pouvoir arranger les choses.

En ce moment, Nasko Pelev, que l'on avait remarqué l'été dernier chez Dominion lors d'une exposition vivifiante d'artistes natifs d'Europe de l'Est, remue l'atmosphère avec le lyrisme de ses couleurs éclatées et de ses formes échevelées. Toutes les œuvres ne soulèvent pas pareil intérêt (les petits formats semblent exécutés à la va-vite), mais dans l'ensemble cette peinture, sous le couvert de l'exotisme, certifie un traitement formel soutenu et efficace.

CENTRE D'ART MORENCY
2180, rue de la Montagne

Le Centre d'art Morency, dont la réouverture en grande pompe il

y a deux ans ravivait le secteur, doit redoubler d'ardeur comme tous ses coéquipiers. «Ce serait faux de dire que tout va bien, mais on sent un certain redémarrage», confirme Céline Gignac, rattachée à la galerie. Il faut travailler fort, solliciter l'entreprise, trouver de nouvelles idées. Il ne faut pas se laisser décourager. Ici le choix des œuvres est aussi vaste que l'ampleur des salles. Abstraits, figuratifs, art naïf, sculptures, valeurs sûres, recrues, tout y est. Actuellement les murs s'offrent de petites galeries avec des M.-A. Fortin, Bellemeur, Pellan, Masson et un superbe Riopelle de 1959. Dans le lot de jeunes créateurs en lesquels le centre fonde grand espoir (le travail de Jean-Pierre Lafrance est à découvrir), la figuration, avec accent sur le corps, tient le haut du pavé. Une figuration très sage, sans nouveauté manifeste. Prochain événement: Les grandes amoureuses sur la place publique, du groupe Art Continu.

JEFF GOODMAN
Galerie Elena Lee, Verre d'art
1428, rue Sherbrooke ouest
Jusqu'au 22 mars

Elena Lee fait son bout de chemin contre vent et marée, toujours très attentive aux préoccupations artistiques actuelles. Chez elle il n'y a pas que des objets que l'on fait pendre aux oreilles ou au cou. En ce moment, les meubles à caractère médiéval du Torontois Jeff Goodman font preuve d'une recherche méticuleuse et audacieuse. Acier, verre, bois, motifs primitifs à caractère mystique, construisent des objets à forte teneur contemplative. C'est plutôt rare dans le domaine. Le verre d'art c'est aussi cela, et le détour en vaut la peine.

GALERIE D'ART STEWART HALL

Centre Culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
du 26 février au 2 avril 1994



"DE CHEZ-NOUS"

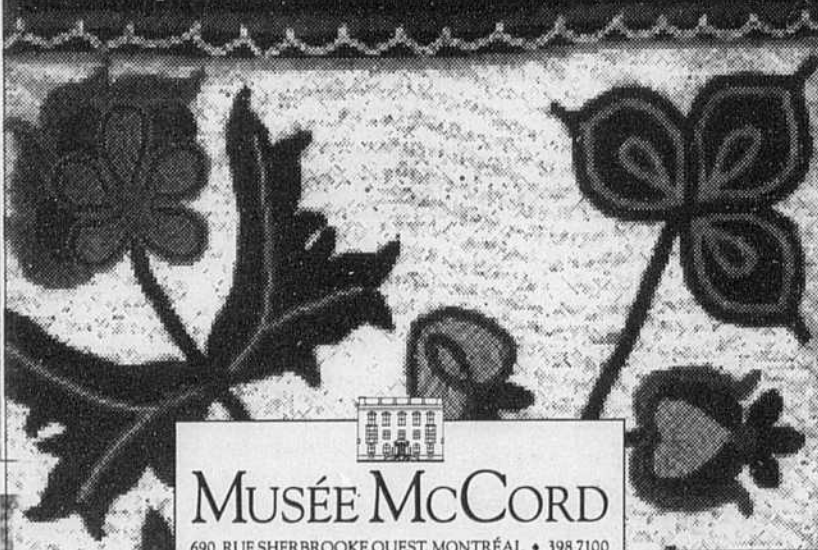
Ouvres récentes de Naomi London et de Bertha Shenker
Vous êtes invité à venir rencontrer les artistes le dimanche 13 mars de 14h à 16h.
Elles feront une présentation à 14h30.

Horaires de la galerie: du lundi au vendredi, de 14 à 17h, lundi et mercredi soir, de 19 à 21h, samedi et dimanche, de 13 à 17h.
Entrée libre - Accessible par ascenseur

À COMPTER DU 15 MARS 1994

Manituminaki

la puissance des perles de verre



MUSÉE McCORD
690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL • 398-7100

ZERO ZOO

François-Pierre Bleau dit Zéro Zoo, peintre, philosophe et créateur multiple Zérozoiste.

TABLEAUX SUPÉRIEURS, EXTRAORDINAIRES, MAGNIFIQUES, RADIEUX,
DE L'ARTISTE ZÉRO ZOO QUE L'ON A SURNOMMÉ

NOTRE PEINTRE NATIONAL

POUR UN TEMPS, CHOIX DIVERSIFIÉS ET UNIQUES DU PEINTRE
LE PLUS CONNU, TALENTEUX, PROMETTEUR, ET ÉCLATÉ AU QUÉBEC
DIRECTEMENT DE L'ARTISTE, SANS INTERMÉDIAIRES
AU MEILLEUR PRIX.

OCCASION D'ACQUÉRIR UN INVESTISSEMENT PRESTIGIEUX.
SUR RENDEZ-VOUS, DÈS MAINTENANT: 739-6880

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

DAVID MOORE
TRANSPARENCE

Jusqu'au 9 avril 1994

372 rue Sainte-Catherine ouest, # 444 Tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Ministère de la Culture du Québec
et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

MARCEL RAVARY

«Montréal, je me souviens...»
du 13 au 20 mars 1994

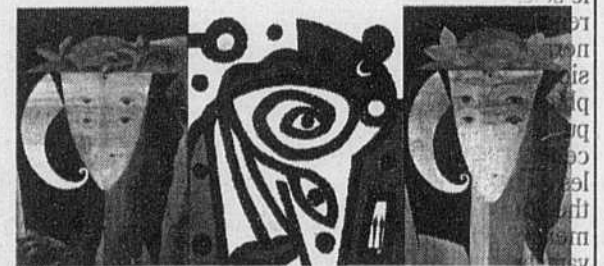
vernissage le dimanche 13 mars de 13 h à 17 h

Galerie KLIMANTIRIS 744-6683
742 boul. Décarie, Ville St-Laurent (anciennement MAISON D'ART ST-LAURENT)

Vernissage:
13 mars
Jusqu'au 8 avril

JOSEPH-RICHARD
VEILLEUXLA GALERIE
LINDA VERGENouvelle
adresse!

1049, av. des Érables
Québec
(418) 525-8393



ARTS AFFAIRES

DE MONTRÉAL

La Ville de Montréal est heureuse d'annoncer le début des mises en candidature au Prix Arts-Affaires de Montréal. Créée en 1991 en collaboration avec le journal Le Devoir, cette distinction veut souligner et reconnaître la contribution et le soutien du milieu des affaires au milieu culturel montréalais. Ce prix sera décerné à une grande entreprise, à une PME ainsi qu'à une personnalité arts-affaires de l'année en reconnaissance de leur contribution exemplaire à la promotion et à l'essor de la vie culturelle montréalaise.

Le Prix Arts-Affaires de Montréal s'inscrit dans le cadre du programme de rapprochement du milieu des arts et des affaires qui se réalise conjointement avec la Chambre de commerce du Montréal métropolitain / Board of Trade of Metropolitan Montreal.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ

Toute société d'affaires oeuvrant au Québec dans les secteurs privé ou parapublic autres que le secteur culturel, est admissible au Prix Arts-Affaires de Montréal.

Les individus doivent avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu, résider au Québec et oeuvrer dans les secteurs privé, public ou parapublic.

Les entreprises et les individus proposés doivent avoir été actifs auprès du milieu culturel montréalais au cours de la période s'étendant du 1^{er} octobre 1992 au 31 janvier 1994.

MODALITÉS D'INSCRIPTION

Seuls les organismes et les associations du milieu culturel ayant leur place d'affaires sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal peuvent soumettre les candidatures d'entreprises ou d'individus. Les propositions de mise en candidature devront parvenir au plus tard le 18 mars 1994, à 17 heures, au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal.

Pour obtenir les formulaires de mise en candidature ou tout autre renseignement supplémentaire, veuillez vous adresser au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal:

Ville de Montréal
Service de la culture
5650, rue d'Iberville, 5^e étage
Montréal (Québec) H2G 3E4
Téléphone: (514) 872-1169
Télécopieur: (514) 872-0425



Ville de Montréal

LE DEVOIR

Les Concerts Varia

présentent
dans le cadre de la série
Les Amis de la musique Stella Artois
Sylvia Balassanian
pianiste
Une maîtresse - Femme
au clavier

Une
Présentation de

et

LE DEVOIR

Oeuvres de J.S. Bach, Chopin, Albeniz,
Ravel, Hovanness et autres.

Samedi 26 mars à 14 heures.
Salle Tudor chez Ogilvy
(de la Montagne & Ste-Catherine)

Admission 10\$

(incluant une Stella Artois offerte
après-réception à l'hôtel Vogue)

Réservations 768-9534

Billets en pré-vente Pavillon Christofle,
au rez-de-chaussée du magasin.

Pour annoncer votre
RESTAURANT

appelez le

(514) 985-3399 • 1-800-363-0305 • Téléc. (514) 985-3390

LES ARTS

ARTS VISUELS

L'art, c'est du danger

REBECCA HORN

De Heinz Peter Schwerfel, France, 44mn, all. s-t-en fran. Dimanche 13 mars

au Musée d'art contemporain à 18h

MARIE-MICHÈLE CRON

Où, l'art doit aussi être dangereux. De l'énergie libidinale et des ondes électriques. Des couteaux qui pénètrent des pinceaux. Une caméra qui traverse un champ de coquelicots pour voir s'avancer vers elle, une femme-licorne portant une robe de combinaison. La flamboyante Rebecca Horn livre doucement, dans le film du même titre d'Heinz Peter Schwerfel qui épouse (trop?) son sujet comme une seconde peau, des confidences sur sa vie et sur sa démarche. En d'elle, couve une passion qui peut brûler celui ou celle qui s'en approche de trop près. C'est cette artiste sous haute tension aime le mercure et les serpents et la camisole de force, des éléments que l'on retrouvait, avec des papillons bleu méditerranéen et un piano à queue, entre autres, dans le film qu'elle avait tourné en 1990, *Buster's Bedroom*. Ce dernier est mis en abîme par Schwerfel qui transmute certaines images dans son propre long-métrage.

À la suite de plusieurs rencontres avec l'artiste allemande, entretiens qui complètent des focus sur l'exposition au Guggenheim et des extraits de performances, le réalisateur qui est également critique d'art, élabore son documentaire comme une chaîne de signes qui font l'aller-retour entre la vision de Horn et ses propres commentaires sur l'art mobile, un art des extrêmes qui se déploie comme les plumes de paon d'un centre névralgique, le corps, jusqu'à nous, spectateurs. Avec ses machines qui sont comme les hommes, qui tombent amoureuses, qui se confrontent, qui se laissent, Rebecca Horn envoute et avoue puiser son énergie dans la séparation, dans les voyages. Et dans les situations limites. Joel Peter Witkin aussi.

JOEL PETER WITKIN-L'IMAGE INDELEBILE De Jérôme de Missolz, France, 55mn, Ang. s-t-fran. Ce soir à 20h à la Cinémathèque québécoise et dimanche 13 mars à 16h même lieu.

Son laboratoire de dissection: son ranch à Albuquerque. Son réservoir d'images: Picasso, Muybridge, Marey, Bosch, El Greco. Ses lieux de prédilection: les écoles de médecine, les morgues, les hôpitaux psychiatriques, les bordels, les quartiers défavorisés. Ses modèles: des estropiés, des nains, des femmes replettes. Ses accessoires: des prothèses, des masques, des cadavres d'animaux... Exigeant, déroutant, mystique qui n'a pas froid aux yeux ni mal au cœur, obsédé par cette quête de la perfection qui plonge ses racines et ses paradoxes dans une impitoyable introspection, Witkin qui un télévangéliste américain comparait à Satan, cherche derrière chacun d'entre nous, la figure du Christ, le sens du merveilleux et de la différence. Pourtant, certains ne lui donneraient pas le Bon Dieu en confession: les mises en scène photographiques qu'il esquisse sur le papier, puis qu'il réalise rigoureusement, tracent une frontière très ténue entre les codes éthiques et les valeurs esthétiques. A-t-on le droit de s'exclamer sur ces superbes «tableaux vivants» alors que les sujets — consentants et payés en bonne et due forme — sont déjà fragilisés par des imperfections physiques ou psychologiques?

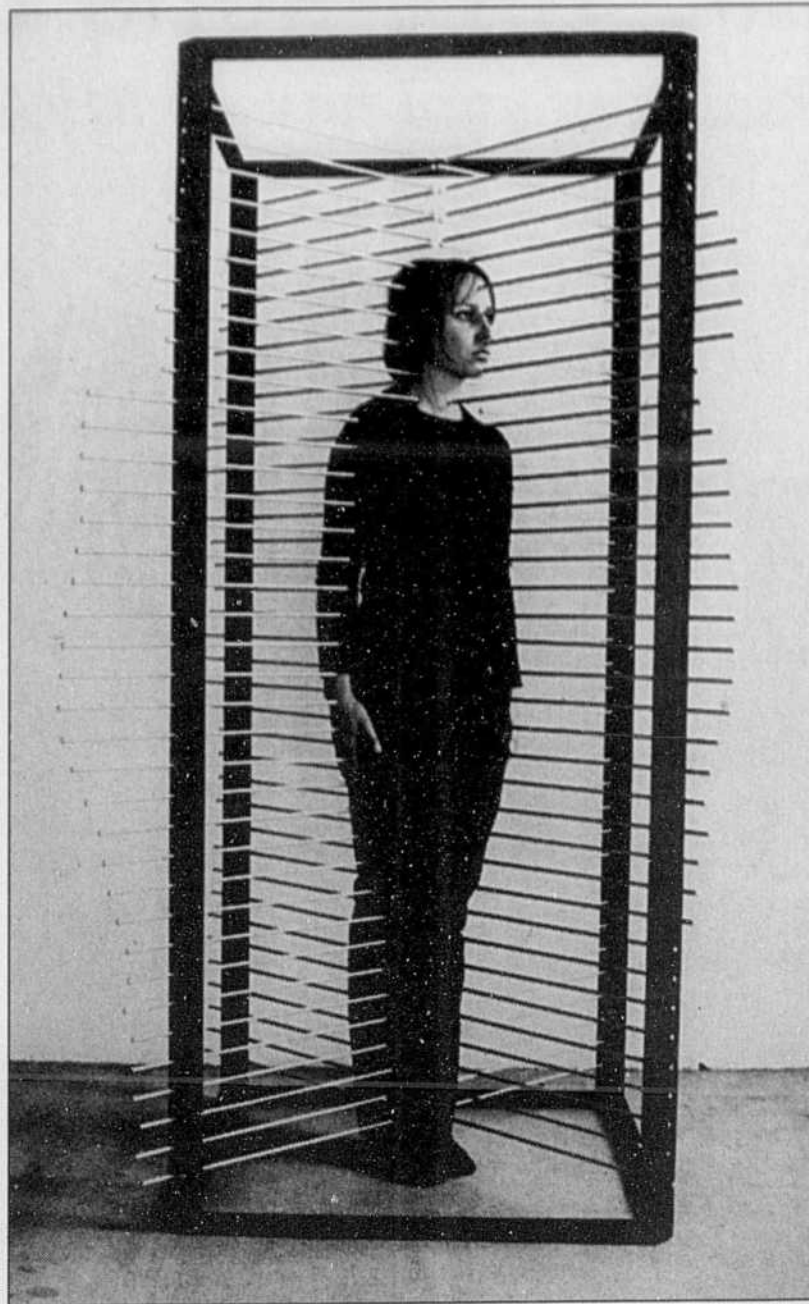
Ce n'est là qu'une question parmi tant d'autres que le spectateur peut se poser devant *Joel Peter Witkin-l'image indélébile* de Jérôme de Missolz qui, évitant l'écueil de la complaisance et du pathos, discret, intelligent, laisse fructifier et germer autour de l'insaisissable photographie, froid comme un tombeau, une floraison de doutes, d'effrois, d'admiration. Dès les premières secondes, l'œuvre violente de Witkin se met en place pour soutenir peu à peu de ce théâtre de la cruauté, nos peurs, notre angoisse devant la mort, nous laissant seul avec nous-même devant des œuvres fortes, des compositions très structurées où les personnages jouent les mystères de la création. Leur étrangeté inquiétante se transforme sous les doigts de l'artiste qui gratte ses négatifs, retouche ses photos, en beautés baroques et uniques. Witkin bouleverse les concepts traditionnels de la beauté et trouve dans les imperfections physiologiques de ce monde, une matière sensible et lumineuse. «Toutes les photos existent au préalable, dira-t-il, c'est à moi de les trouver».

BLOOD TIES: THE LIFE AND WORK OF SALLY MANN

De Steven Cantor et Peter Spier, USA, 30mn, en ang. Ce soir à 20h à la Cinémathèque québécoise et dimanche 13 mars à 16h et à 20h, même lieu.

À voir absolument alors que ce film sera précédé de *Blood Ties: The Life and Work of Sally Mann* de Steven Cantor et Peter Spier où là, ce ne sont plus les beautés malades de Witkin qui surgissent de l'épaisseur trouble de ce monde, mais les enfants solitaires de la photographe Sally Mann, chairs d'albâtre dénudées, poses naturelles, docu-fictions attendries par les heures de l'été et illuminées par la caméra de l'artiste qui, malgré une reconnaissance du milieu — elle a exposé au Whitney Museum — essuie les injures de la droite fondamentaliste américaine dont l'un des cheval de bataille est la protection des valeurs familiales 100% pur sucre. Car Sally Mann ramène de l'enfance, son insoutenable légèreté, ses petites écorchures, ses colères, sa virginité effarouchée. Cela n'a pas plu au docteur Wall Street Journal qui posa des rectangles noirs sur les parties génitales et sur les yeux de la petite Virginia ni à la célèbre revue *Artforum* qui refusa tout simplement de publier une photo.

Mais les œuvres de Sally Mann ne sont pas doucettes comme celles de David Hamilton, ni faussement ingénues alors que la critique lui reproche avec acuité qu'en voulant préserver l'innocence des ses enfants, elle ne peut s'empêcher d'en accélérer la maturité. Proches de la photographie victorienne aux qualités et aux textures indéfinissables, elles n'en sont pas moins gouvernées par une certaine nostalgie, l'idée de la mort, par ce danger qui menace la perte définitive de l'enfance. Il ressort de ce film bref sur l'amour d'une femme-artiste pour la vie et qui traque son passé à travers la chair de sa chair, les liens extraordinaires qui soudent cette famille singulière et équilibrée. Et l'aura indélébile qu'elle répand autour d'eux.



SOURCE FIFA

La flamboyante Rebecca Horn livre doucement, dans le film du même titre d'Heinz Peter Schwerfel qui épouse (trop?) son sujet comme une seconde peau, des confidences sur sa vie et sur sa démarche.

AMERICAN DREAM :
délires et dérapages depuis les années trente
Deviations and Delusions since the Thirties

Colloque bilingue organisé par le CIADEST
(Centre interuniversitaire d'analyse du discours
et de sociocritique des textes)

les 17, 18 et 19 mars 1994

à l'Université du Québec à Montréal
Pavillon Sainte-Catherine Ouest
515, rue Sainte-Catherine ouest
Salle X-4200

RENSEIGNEMENTS : (514) 987-7719

AVEC LE SOUTIEN DE L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS, DU
CONSEIL DE RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES DU CANADA
ET DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.

LA SOCIÉTÉ DES SCULPTEURS DU CANADA

EXPOSITION DU 65^e ANNIVERSAIRE12 mars au 1^{er} avril

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TÉL.: (514) 849-3637



L'ART CONTEMPORAIN
sous toutes
ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

Espace 1 **JOSETTE TRÉPANIÉ** La surface des choses
Espace 2 **JABER LUTFI** Oeuvres récentes
Espace 3 **DIANE TRUDEL** Oeuvres récentes

JUSQU'AU 26 MARS

GALERIE
LACERTE PALADY
ASSOCIÉS307, rue Ste-Catherine ouest,
porte 515, Montréal H2K 2A3
Métro Place des Arts 844-4464

Mercredi au vendredi 11 h à 18 h Samedi de 11 h à 17 h

OEUVRES RÉCENTES

Kevin
Sonmor

jusqu'au 26 mars 1994

WADDINGTON & GORCE

2155 rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE TROIS POINTS

SALLE I

RICHARD

MILL

SALLE II

MARC

GARNEAU

jusqu'au 26 mars

avec la participation
du Ministère de la Culture du Québec307, SAINTE-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2K 2A3 (514) 845-5555

GALERIE

ELENA LEE
VERRE D'ARTJEFF
GOODMAN

jusqu'au 22 mars

1428 OUEST, SHERBROOKE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4

Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 343-0207

ACCROCHÉ

DAVID MOORE

Le sculpteur questionne les notions de transparence et de non-présence dans ses œuvres récentes.

Galerie Circa. Jusqu'au 9 avril.

BLEU

Et les villes s'éclabousseraient de bleu: c'est le thème qui a inspiré douze artistes qui ont créé des œuvres à partir de textes de Jacques Brel. Centre Strathearn. Jusqu'au 3 avril.

PHOTO, VIDÉO, COPIGRAPHIE.

L'artiste multidisciplinaire Chantal du Pont s'intéresse à la notion de territoire. Son installation intitulée « Sous surveillance: rue de la Roquette, Paris » retrace la surveillance panoptique d'une cour intérieure parisienne. Marie-France Giraudon et Emmanuel Avenel nous présentent également une installation copito-graphique et Joseph Lefèvre son « Autoportrait ». Centre Copie-Art. Jusqu'au 19 mars.

PLUS VRAIS QUE NATURE

Les sculptures de l'américain Duane Hanson sont tellement réelles qu'on se frotte les yeux. Musée des beaux-arts de Montréal. Jusqu'au 1^{er} mai.

LES REGARDS D'ENCRE

Des photographies qui se livrent après avoir traversé les épaisseurs de la nuit. Jocelyne Allouche marque nos territoires de sa poésie trouble.

Galerie Vox. Jusqu'au 13 mars.

FLASHES ÉBLOUISSANTS

Les impitoyables General Idea, mais aussi Robert Flack, Tom Gibson, Michel Lambeth dont les œuvres ont paru dans le célèbre magazine Life, et un de ses élèves Michael Torosian, se partagent les cimaises du Musée canadien de la photographie contemporaine à Ottawa. Jusqu'au 10 avril.

AUTOUR DU ROMAN

Eric Raymond a créé une installation composée de livres, de pièces de motifs, de rebuts de la société industrielle. Centre Expression, Saint-Hyacinthe, jusqu'au 13 mars.

BROWN / MARKIEWICZ

Le premier s'intéresse à l'exploration du corps dans son encadrement architectural; la seconde étudie l'identité culturelle juive dans l'art contemporain. Article. Jusqu'au 20 mars.

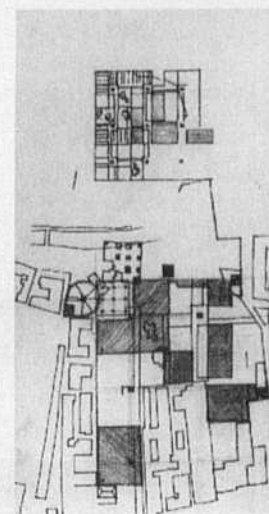
IMPRIMATUR

Des estampes à faire vibrer les puristes. Un événement d'envergure internationale regroupant les plus grands peintres et sculpteurs. Eux aussi ils font de la gravure. Flanqués d'artistes québécois, ça donne un cocktail explosif. Galerie UQAM. Galerie Graff. Centre des arts Saidye Bronfman. Jusqu'au 2nd avril.

Marie-Michèle Cron

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture

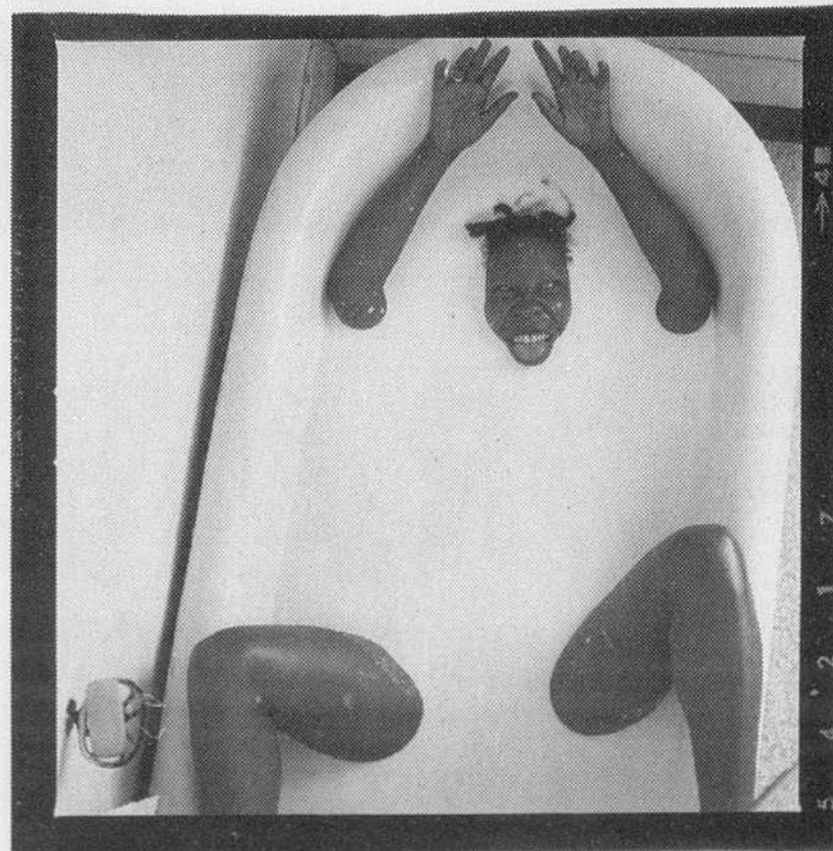
Cités de l'archéologie fictive :
Œuvres de Peter Eisenman, 1978-1988
Du 2 mars au 19 juin 1994Peter Eisenman, *Projet de Convergence*, à Venise : plan schématisant du site intégrant des éléments de l'Hôtel de la Corvuse et du San Simone Piccolo à deux échelles différentes, 1978. Plume et encre avec crayon sur vello déplié, 41,8 x 29,7 cm. © Eisenman Architects 1994.

L'exposition retrace l'histoire d'une idée et montre la puissance du dessin pour générer la forme. L'installation créée par l'architecte incarne ces concepts et constitue elle-même une réalisation architecturale d'envergure. L'exposition est présentée grâce à la participation de P & R Desjardins Construction inc.

Jusqu'au 1^{er} mai

Les jouets et la tradition moderniste

1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 (514) 939-7026

L'humour noir de Whoopi Goldberg,
blanchi par Annie Leibovitz.

Vingt ans de photographies pour les magazines Rolling Stone et Vanity Fair ont fait d'Annie Leibovitz la photographe la plus célèbre au monde. D'Arnold Schwarzenegger à Andy Warhol, de Mick Jagger à Muhammad Ali, tous ces visages familiers vous attendent au Musée.

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi). 1379, rue Sherbrooke Ouest (autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia). Info: (514) 285-1600. Les détenteurs de la Carte American Express peuvent visiter gratuitement l'exposition Annie Leibovitz.

PHOTOGRAPHIES 1970-1990
ANNIE LEIBOVITZ
AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
DU 3 MARS AU 1^{er} MAI 1994

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Cette exposition a été organisée par l'International Center of Photography de New York en collaboration avec le National Portrait Gallery de Smithsonian Institution de Washington. Elle a été réalisée grâce à la participation de la compagnie American Express.

Une architecture sous influence

Quoi voir, quoi fuir au FIFA

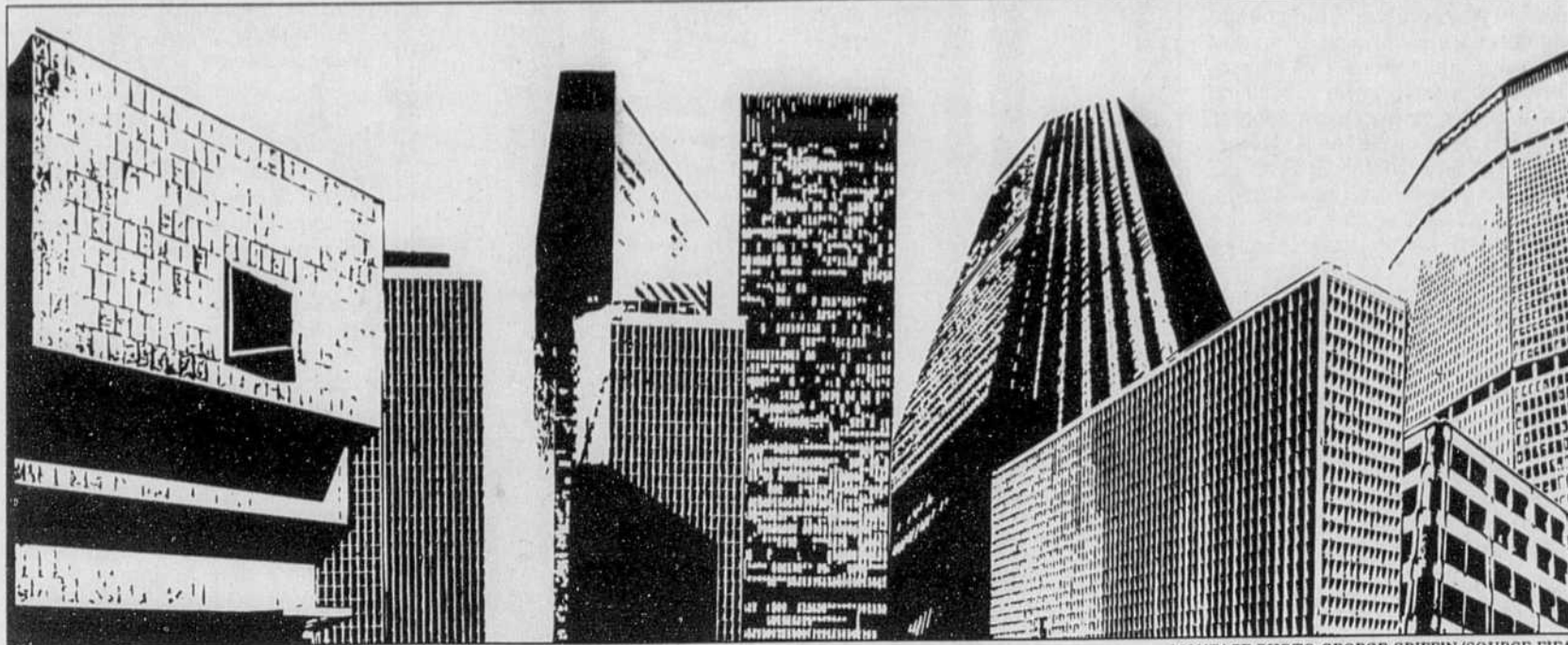
SOPHIE GIRONNAY
LE DEVOIR

Domage! Vous avez manqué le meilleur film sur l'architecture de tout le Festival (puisqu'il passait jeudi)... *The City of Cassiano* d'Edgar Péra, un bijou de vidéo noir et blanc, 26 minutes de plaisir et de scintillante intelligence. Cassiano Branco (1897-1970), c'est un peu l'Ernest Cormier du Portugal, un original, polémiste, ironiste, dont les plus belles constructions datent des années 30 et 40. Un art déco exubérant, souvent plus découpé, exotique, voire rococo, que la moyenne nord-européenne. Voilà pour l'histoire.

Mais le meilleur de l'affaire, c'est le film. Pas de commentaire (deux phrases) mais une bande sonore bourrée d'humour et de swing. Pas d'analyse, mais une caméra délirante, qui exagère le haut contraste et nous raconte les bâtiments dans un balayage visuel farci de surprises — une concierge en bigoudis, deux secondes de film d'amour, une minute de poursuite de gangsters. On ne s'étonne pas d'apprendre que le jeune Portugais Edgar Péra a fait de la publicité et des clips. Rien, par contre, n'explique la rigueur avec laquelle il en applique le langage visuel à l'architecture, sans une once de gratuité.

Un appel au secours à travers les murs

Michael Blackwood devrait bien en prendre de la graine. Son film *Kisho Kurokawa: From Metabolism to Symbiosis* est l'exemple même du fadé documentaire, juste bon à illustrer un cours d'architecture sur Kurokawa un jour que le prof souffrirait d'une extinction de voix. On déambule dans les bâtiments de l'architecte japonais tandis que le petit bonhomme à grande bouche, toujours tiré à quatre épingles et d'une élégance raffinée — il fait penser à une grenouille dans un défilé de mode — raconte ses intentions de «créateur» dans un inlassable commentaire. Le cinéaste ne manquait pourtant pas de moyens, puisqu'on se promène de Tokyo à Paris, de Berlin à Hiroshima, partout où Kurokawa a construit (et il construit beaucoup). Mais sa caméra nous endort. Michael Blackwood ne manque pas non plus d'expérience: on lui doit quantité de films sur l'art dont certains très réussis. On pardonne et on passe à l'autre.



Le film d'architecture le plus intéressant reste tout de même *Bauhaus in America*. Classique dans sa forme, mais dans un montage serré où chaque image, chaque phrase de chaque témoignage apporte quelque chose d'essentiel, ce documentaire de Judith Pearlman fait l'historique du Bauhaus, depuis sa naissance en Allemagne vers 1920 jusqu'à sa descendance en terre d'Amérique.

Par exemple, à deux films «ben beaux, ben tristes», lançant chacun de leur bout du monde un appel au secours à travers les murs. On se doute un peu de ce que veut nous dire Philip Aractingi, rien qu'à voir son titre: *Beyrouth — de pierre et de mémoire* (U-matic couleur, 18 mn, au Parallèle, 12 mars, 18 h 30). Certains seront peut-être touchés par le commentaire, un poème de Nadia Tueni. Moi, je l'ai trouvé lourd et dérangeant. Les images suffisent à saisir et à fasciner. Les murs vérolés de balles, déchiquetés par la rouille blanche de la violence, les maisons aux façades écroulées, aux étages à l'air: dans cette ville plusieurs fois millénaire la guerre égalise les époques dans une même architecture nouvelle. Et ce qui est atroce, c'est que ce nouveau style n'est pas sans beauté.

Plus surprenant est le message du Suédois Anders Wahlgren, *The City of My Heart* (35 mm couleur, 65 mn, suédois sous-titré anglais, Goethe-Institut, 12 mars, 18 h 30). Sait-on, en effet, que le centre de Stockholm, jadis composé de charmants hôtels XVIIe et XVIIIe siècles, a été totalement rasé? Et cela non par la folie meurtrière des soldats, mais par la froide volonté de politiciens. De 1950 à 1970, 700 maisons anciennes ont été détruites! Et remplacées par des blocs sans âme, des

banques, des centres d'achat aujourd'hui désertés. Le film, ponctué de témoignages touchants et d'intéressantes informations, prend surtout la forme d'un plaidoyer qui a tout pour convaincre les Suédois. Et nous? On les plaint, on fait «ouf!» en pensant à nos rares quartiers épargnés... mais on se dit que la barbarie rôde au cœur des pays les plus civilisés. Ouvrons l'œil.

L'historique du Bauhaus

Le film d'architecture le plus intéressant reste tout de même *Bauhaus in America*. Classique dans sa forme, mais dans un montage serré où chaque image, chaque phrase de chaque témoignage apporte quelque chose d'essentiel, ce documentaire de Judith Pearlman fait l'historique du Bauhaus, depuis sa naissance en Allemagne vers 1920 jusqu'à sa descendance en terre d'Amérique. On sait que toutes les têtes fondatrices de cette esthétique architecturale (Walter Gropius, Mies van der Rohe, Marcel Breuer) quittèrent l'Allemagne nazie pour s'installer aux États-Unis. On sait moins à quel point tous nos paysages urbains découlent de cette circonstance, que certains considèrent comme un cataclysme. Les blocs de verre et de béton, c'est eux. Les techniques industrielles au servi-

ce de la construction, eux encore.

Fils prodiges ou ingrats, tout le monde, aux USA, eut affaire à Gropius et Mies van der Rohe. Et dans ce film, tous témoignent: les étudiants de la première heure, les amis des temps difficiles, les architectes actuels encore sous influence et ceux, aussi, qui sont en réaction. Le générique époustoufle: Tom Wolfe, Philip Johnson, I.M. Pei, Bertrand Graham, Michael Graves, Helmut Jahn, James Ingo Freed, Michael Graves et une vingtaine d'autres. Particulièrement admirable est la dernière partie du film. Car Judith Pearlman sait bien recréer l'ambiance utopiste des tout débuts, qui nous rend le Bauhaus sympathique. Mais quand vient l'heure des remises en question (car le Bauhaus, ou son dérivé le style «international», a ses virulents détracteurs), elle va ici encore au fond des choses. Bref un travail encyclopédique, fouillé, mais aussi limpide et très beau en plus (à dire la tête martienne de Tom Wolfe sur fond jaune citron!) En anglais seulement, hélas (U-matic couleur, 85 mn, au MAC, 12 mars, 18 h.)

Et le design?

Qui l'eût cru? La Britannique Vivienne Westwood, prêtresse du punk qui lança la mode du cuir sado-maso et du linge troué et déchiré, s'inspire de Rubens, cite Théophile Gautier et déclare qu'elle aurait aimé vivre à la fin du XIXe siècle en France, apogée, selon elle, de la civilisation occidentale et du bon goût qui ne cesse depuis de se dégrader. On la voit dans son atelier, dans ses boutiques, ou à ses défilés dingues mais somptueux. Le dandysme est décidément increvable. (*Planète Westwood*, Betacam, 26 mn, sous-titré français, au Parallèle, 13 mars, 14 h 30.)

Shaping Light and Sound propose une belle randonnée à travers les pochettes de disques de la compagnie EMC, pionnière en la matière. Si bien que ses concurrents se demandèrent si EMC devait son succès à ses musiciens, John Surman, Pat Metheny, Arvo Pärt et les autres, ou à ses superbes photos de paysages. À moins que ce ne soit grâce à l'harmonieuse conjonction des deux. C'est aussi à la parfaite conjonction image et son que ce joli film doit son charme (U-matic couleur, 23 mn anglais, au Parallèle, 12 mars, 20 h 30; 13 mars, 18 h 30.)

La Librairie du Musée

CHOIX DE LIVRES À **40%**

DU 5 AU 20 MARS 1994

LIBRAIRIE DU MUSÉE
PAVILLON JEAN-NOËL DESMARAIS
1368, rue Sherbrooke ouest ☎ (514) 285-1600, poste 350

Heures d'ouverture de la Librairie: tous les jours, de 11 h à 18 h; le mercredi, jusqu'à 21 h; les jeudi et vendredi, jusqu'à 19 h. Entrée gratuite. Ces réductions s'appliquent uniquement aux livres en stock à la Librairie; elles ne sont valables ni pour les commandes spéciales ni pour les livres ou les catalogues à prix déjà réduit.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
présente jusqu'au 4 avril

Poésie du geste
Michèle Drouin

Poésie du signe
Nja Mahdaoui

12 mars, 14h rencontres-conférences avec les artistes et les critiques Hedwidge Asselin et Normand Biron

Ouvert tous les jours de 9h à 17h
23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul
Pour informations: (418) 435-3681

Définitions de la culture visuelle
Revoir le *New Art History*

Definitions of Visual Culture
The New Art History Revisited

FLORA PHOTOGRAPHICA

La fleur dans la photographie, de 1835 à nos jours

200 œuvres réalisées par les plus célèbres photographes: Atget, Steichen, Cunningham, Weston, Kertész, Adams, Beaton, Stern, Mapplethorpe. Voyez la première grande manifestation photographique jamais organisée sur le thème de la fleur.

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi).
1379, rue Sherbrooke Ouest (autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia). Info: (514) 285-1600.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Important 8 invités
colloque prestigieux:
britannique Stephen Bann
au Musée d'art T.J. Clark
contemporain Thomas Crow
24 et 25 mars Peter De Bolla
Inscription: 10\$ Hal Foster
(étudiants: 5\$) Lynda Nead
Renseignements: John Tagg
Danielle Legentil Lisa Tickner
tél.: (514) 847-6245
fax: (514) 847-6916

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, rue Sainte-Catherine Ouest

LE DEVOIR

The British Council



Hôtels officiels du colloque